

CATALOGUE RAISONNÉ

DE LA COLLECTION

M.-Q. DE LA TOUR

A

SAINT-QUENTIN

PAR

ELIE FLEURY

TROISIÈME ÉDITION



IMPRIMERIE GÉNÉRALE (*Journal de Saint-Quentin*)

MDCCCCVII

LA COLLECTION DE LA TOUR

À

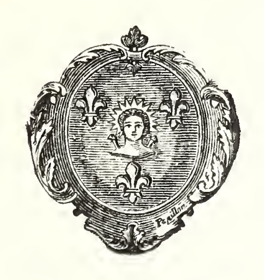
SAINT-QUENTIN

CATALOGUE RAISONNÉ
DE LA COLLECTION
M.-Q. DE LA TOUR
A
SAINT-QUENTIN

PAR

ELIE FLEURY

TROISIÈME ÉDITION



IMPRIMERIE GÉNÉRALE (*Journal de Saint-Quentin*)

MDCCCCVII

AVANT-PROPOS

DE LA DEUXIÈME ÉDITION

Ce catalogue, pour imparfait et incomplet qu'il soit et pour impersonnel qu'il paraisse, est le résultat d'une dizaine d'années d'études, de lectures, de confrontations, de correspondances et de voyages. Il a été la rare distraction d'une vie occupée. L'auteur a quelque reconnaissance à De La Tour de l'avoir mis en relation avec des gens aimables, érudits et spirituels, passés ou présents, et des choses intéressantes qu'il lui a fait voir et lire. Tous ceux qui ont fréquenté notre pastelliste remportent la même heureuse impression. Il connut et pratiqua cette « douceur de vivre » particulière au XVIIIe siècle et il l'assaisonna d'un grain de folie qui, à distance, a bien son prix car cette folie, réelle alors, n'est plus maintenant qu'une originalité savoureuse.

Ceci dit, dont je m'excuse, je laisse la parole aux autres. Cependant comme j'émets de ci de là une opinion, moi aussi, j'ai cru devoir la faire suivre chaque fois de mes initiales, non certes pour que mon nom figure parmi ceux des « illustres », comme on eût dit au XVIIIe siècle, dont j'invoque le témoignage, mais tout simplement parce qu'à toute opinion il faut un répondant.

ELIE FLEURY.

ORIGINE DE LA COLLECTION

Du testament de Jean-François De La Tour.

« Cecy est mon testament,

. . . .

« Je donne et lègue à l'école gratuite de dessin, au bureau de charité des vieux pauvres infirmes, au bureau de charité des pauvres femmes en couches, trois fondations faites par Maurice-Quentin De La Tour, mon frère, tous les tableaux ci-dessous désignés pour le produit de la vente qui en sera faite à Paris, être distribué et partagé entre les trois bureaux de la manière que je dirai ci-après :

« Scavoir, le portrait de l'abbé Hubert lisant à la lumière de deux bougies, le portrait de Crebillon, poëte tragique, le portrait de Duclos de l'académie française, le portrait de Jean-Jacques Rousseau, celui de Forbonais qui a écrit sur les finances, celui de l'abbé Leblanc qui a écrit sur les anglais, celui de l'abbé Pommier, conseiller de la Grande Chambre, celui de Mondonville tenant son violon à la main, celui de Manelli, célèbre bouffon italien. celui de Silvestre peint en robbe de chambre, celui de Dupouche, peintre de l'académie, maître de dessin de mon frère, celui de Lemoine, sculpteur, celui d'un père capucin, celui d'un frère quêteur sa tirelire à la main, celui d'un carme, celui d'un diogène sa lanterne à la main, celui d'un viellard avec une barbe, celui de Monet, ancien directeur de l'Opéra-Comique, celui de Parossel et de deux superbes dessins du même, celui de la Regnière, riche financier peint en habit de velours cramoisis brodé en or, assis dans un fauteuil ayant une main dans sa veste et l'autre main sur sa cuisse, celui d'une dame peinte en bleu, celui de Marie Lexinsky, épouse de Louis quinze, celui du prince Xavier de Saxe qui vient de mourir, la tête du fameux comte de Saxe, celui du marquis d'Argenson peint en cuirasse, celui de Dachery, notre concitoyen et ami de mon frère dans un cadre semblable à celui de Jean-Jacques Rousseau, celui d'un Arménien, celui de Neuville, fermier général en habit de moire, celui de Charles Maron, ancien avocat en Parlement, tous ces tableaux en pastel ont été peints par mon frère. Les suivans sont peints en huille, sont de plusieurs auteurs célèbres. Scavoir le portrait d'une jeune personne qui peint, une esquisse de Mlle Clairon peinte en Médée, tous deux par Carle Vanloo, celui d'un jeune flamand, celui d'un jeune savoyard, par le célèbre Greuze, le portrait du

maréchal comte de Saxe, une chasse au faucon, par Wowermans, Alphée et Arétus, le fleuve l'Ethée, Marc Antoine distribuant du pain à son peuple J'entends et je veux que tous ces tableaux soient vendus à Paris comme étant le lieu où l'on pourra en tirer un meilleur parti, surtout si les Anglais et les Russes y étoient revenus, et que le produit de cette vente soit partagé, scavoir, la moitié pour l'école gratuite de Dessin, un quart pour le bureau des vieux artisans infirmes, et l'autre quart pour le bureau des pauvres femmes en couche. Je désire qu'il soit conservé sur les revenus de l'école une somme suffisante pour donner des prix d'encouragement et de récompense aux jeunes élèves. Je donne et lègue de plus à l'école gratuite de Dessin, pour rester à demeure dans la salle d'étude, scavoir, le portrait de mon frère peint en habit de velours noir et une veste rouge galonnée en or, par Peroniau, et non une copie qui en a été faitte, mon portrait peint à l'huille et en grand uniforme, celui d'un jeune homme qui boit, celui de Dachery en habit bleu, celui de Restout en habit gris, un seinge qui peint, celui d'une jeune personne qui coût, celui d'un M^r^ en habit noir et grande peruque, celui d'une dame hollandaise en domino, celui de Mme de la Popelinière, celui d'une jeune personne qui tient un pigeon sur le bras, celui d'une autre jeune personne à demie nue, celui d'une autre jeune personne idem, qui est au-desssus de Mondonville, quatre têtes de vieillard, trois figures de l'école flamande dans des cadres noirs, cinq autres figures flamandes dans des cadres dorés, deux autres tableaux flamands qui sont dans la chambre jeaune à côté de la porte de ma bibliothèque, quarante-six têtes d'études dans des petits cadres noir, neuf autres têtes d'étude dans des plus grands cadres noirs, le superbe tableau de la famille Royalle qui n'a pas été achevé, une petite dormeuse, toutes les figures en platre blanc, la Venus aux belles fesses, le buste de Voltaire et celui de Jean-Jacques Rousseau. Je prie instamment messieurs les administrateurs de ces bureaux de vouloir bien ne pas se permettre de détacher aucun de ces tableaux pour les prêter en ville à qui que ce soit sans aucune distinction pour ne pas faire de mécontens, et les prie encore de se faire donner un reçu de tous ces objets par le professeur et surtout de lui bien recommander de ne pas prendre sur lui de disposer de faire sortir de l'école aucun des objets qui lui sont confiés, cependant j'authorise messieurs les administrateurs à vendre tout ou partie des dits tableaux même de ceux que je laisse spécialement à l'école, s'ils trouvoient des occasions de les vendre avantageusement. (*Extrait* du Testament de Jean-François De La Tour, du 20 septembre 1806).

Legs de 39 Tableaux par Mr Jn-Fois Delatour.

Le Bureau central de bienfaisance a accepté le legs fait par Mr Jn-Fois Delatour, officier de cavalerie, suivant testament olographe du 20 septembre 1806, enregistré le 16 mars 1807 et déposé à Me Desains, notaire à Saint-Quentin

des trente tableaux ci-après peints au pastel par M. Maurice-Quentin Delatour, frère du testateur :

1. L'abbé Hubert.
2. Crébillon.
3. Duclos.
4. J.-J. Rousseau.
5. Forbonnais.
6. L'abbé Pommier
7. Mlle de Mondonville.
8. Manelly.
9. Sylvestre.
10. Du Peuche, peintre.
11. Lemoine.
12. Un capucin (le père Emel
13. Un frère quêteur.
14. Un carme.
15. Diogène.
16. Un vieillard.
17. Jean Monnet.
18. Parocel.
19. } Deux dessins de Parocel.
20. }
21. De la Reynière.
22. Une dame en bleu.
23. Mle Leksinsky.
24. Pierre Xavier de Saxe.
25. Tête du comte de Saxe.
26. Marquis d'Argenson.
27. Dachery.
28. Un Arménien.
29. Neuville.
30. Charles Maron.

Et les neuf tableaux suivants peints à l'huile :

1. Une jeune personne.
2. Une esquisse de Mademoiselle Clairon.
3. Un jeune Flamand.
4. Alphée et Aréthise.
5. Marc Antoine distribuant du pain à son peuple.
6. Savoyard peint par Greuse
7. Maréchal de Saxe.
8. Une chasse au faucon.
9. Le fleuve Lethé.

Les 39 tableaux ont été légués par M. Delatour pour être vendus à Paris, et pour le produit de la vente être partagé et être remis, moitié à l'Ecole gratuite de dessin, un quart au Bureau de Charité des vieux artisans infirmes, un quart au Bureau de Charité des pauvres femmes en couches.

Le testateur a exprimé en outre le désir que sur les revenus de l'Ecole il fût conservé une somme suffisante pour donner des prix d'encouragement aux jeunes élèves.

Le dit jour 20 mars 1807.

Le Bureau a décidé que les 39 tableaux resteraient en dépôt entre les mains de M. Duuez, sous-préfet de Saint-Quentin, jusqu'à ce que les circonstances permettent d'en tirer le parti le plus avantageux.

Le 24 novembre 1809.

Le Bureau a, par une délibération du dit jour, adhéré à la proposition contenue dans une délibération du 22 octobre de l'administration de l'École de Dessin

de faire expédier à Mr Paillet, appréciateur, onze des tableaux légués pour être vendus à Paris sous la surveillance de M. De Chorme au profit des deux bureaux d'administration

Le 12 novembre 1812.

Le Bureau a reçu, avec une lettre en date du 5 novembre de M. le Sous-Préfet de Saint-Quentin, président de l'administration de l'Ecole de Dessin,

un mandat de 282 fr. 42 c. formant la part du Bureau dans la somme de 564 fr. 84 produite par la vente des onze tableaux,

Le bureau a ajourné à un temps indéfini la vente des 28 tableaux restants du legs fait par Mr Jean Fois Delatour.

(*Extrait* du 2me Registre de l'Ecole, commencé le 7 frimaire an XII).

Du Testament de M. Antoine-Isidore Lécuyer.

«... Je donne la nue propriété de ces deux immeubles (nos 20 et 22 de la rue Royale, *nunc* rue Antoine-Lécuyer) à la ville de Saint-Quentin, pour en jouir après le décès de l'usufruitière (Mme Lécuyer, née Valérie Derche).

« Cette ville devra faire transporter dans la maison principale, numéro vingt, la belle collection des pastels de Monsieur Delatour et successivement les objets remarquables qu'elle possédera. Dès lors la maison numéro vingt prendra, soit sur son fronton, soit sur sa grille, la dénomination de musée Lécuyer ».

Extrait du Codicille du 22 juillet 1877.

Les numéros de ce catalogue correspondent à ceux qui ont été placés sur les glaces des pastels, en 1849, par les soins de MM. les administrateurs de l'Ecole de dessin.

RÉPERTOIRE DES PASTELS

CATALOGUE

1. **L'Abbé Hubert** (orthographe de De La Tour), Jean-Jacques Huber, né à Genève en 1699, chargé de France à Turin, mort à Paris en 1768 (?).

Largeur : 0^m98 — Hauteur : 0^m79. — Salon de 1742.

Un abbé, un livre, deux bougies — de cela La Tour a su faire, avec l'harmonie du vrai et l'intérêt de la lumière, ce chef-d'œuvre où, dans un cadre à la Chardin, le pastel s'élève presque à Rembrandt. Edmond et Jules de Goncourt, *L'Art du XVIII[e] siècle, 1[re] série, La Tour.*

« Je lègue... à M. Hubert, de Genève, qui a tant de talents « différents, le portrait de M. son oncle, l'abbé Hubert ». (*Testament* de De La Tour du 20 octobre 1768).

« J'ai... un contrat de cinq cents livres de rente viagère de « M. l'abbé Hubert ». (*Testament* de 1768).

« Je donne et lègue... à M. Hogguère, ministre de Hollande, « à Hambourg, le tableau de feu mon ami M. l'abbé Hubert « lisant à la lumière ». (*Testament* de De La Tour du 9 février 1784).

M. Hogguer ou Hauger (?), échevin d'Amsterdam, avait hébergé De La Tour lors de son voyage en Hollande en 1763.

De La Tour révoqua, le 3 juin 1784, tous les testaments qu'il avait faits jusqu'à ce jour et, ramené quelques jours après à Saint-Quentin, il fut interdit le 9 juillet 1784.

Cet abbé Huber était Genevois, et il devait beaucoup aimer De La Tour, car, par testament, il lui laissa deux mille livres de rentes viagères. Notre peintre se prétendit lésé dans le règlement de la succession et adressa à l'un des frères (ou neveux) du testateur, le 6 novembre 1770, une lettre extravagante pour se plaindre de ses procédés :

« .. Je profite de ma convalescence pour donner un ordre à
« tous mes papiers ; parmi lesquels il m'est tombé sous la main
« le plus cher à mon cœur, c'est une copie de testament de
« notre ami commun, M. l'abbé Hubert; j'y vois avec étonne-
« ment que sa volonté est que jaye 2.000 livres de rentes
« viageres bien assurées. En outre et par dessus un contrat de
« 500 livres qu'il avoit placé sur ma tete peu de tems avant le
« malheur de sa mort dans le cas que je ne prenne pas la
« qualité d'heritier legataire universel, il charge Mr son frere
« Pierre Hubert de me faire 1.000 livres de rentes s'il accepte
« la calandre qu'il estime 30,000 livres, et vous, Monsieur, a son
« refus, de la vendre et de m'asseurer 1,000 livres de rentes sur
« le produit de cette vente. Vous pouvez vous rappeller com-
« ment vous m'avez engagé a la prendre et ensuite a vous la
« ceder avec tous mes droits sur le legs universel, pour 15,000
« livres a laquelle somme supposant [joints] les 500 livres du
« petit contrat, un legs du testament, vous avez crû proba-
« blement que cela étoit suffisant pour remplir sa volonté.
« Voilà, Monsieur, l'étrange meprise que nous avons faitte l'un
« et l'autre, car pour que j'eusse suivant la volonté du testateur
« 2,000 livres de rentes viageres bien asseurées en outre et par
« dessus le contrat de 500 livres qu'il n'avoit pu placer sur ma
« tête selon mon âge alors, qu'a huit pour cent, il falloit
« necesseraiment que je reçeusse de vous vingt cinq mille livres,
« et il se trouve que je n'en ay effectivement reçeu que quinze
« mille livres ».

L'abbé Huber fut-il mêlé aux négociations diplomatiques et commerciales qui aboutirent à l'introduction de la machine à calandrer en France, vers 1740 ? C'est fort possible. Il était, quand il mourut, possesseur, comme on le voit d'après cette lettre, d'un ou de plusieurs de ces engins. Du moins, ne trouvons-nous pas d'autre explication.

De La Tour continue :

« Ne nous y trompons pas, Monsieur, enlever des biens par
« une seduction insinuante et trompeuse, ou les ravir par la
« force, c'est toujours les ravir au possesseur légitime. Je me
« suis restreint à quinze mille livres tant pour la calandre que
« pour le legs universel qui auroit été au dela de 30.000 livres

« si vous eussiez eu égard aux désirs et à la volonté de votre « ami qui étoit aussi le mien, j'en conviens, mais pesons icy les « choses au sanctuaire ; vous scavez que naturellement pour « faire deux mille livres de rentes viagères à huit pour cent, « il en falloit vingt cinq milles par le legs de notre ami com- « mun, et que je n'ay cedé tous mes droits pour quinze milles « livres, qu'a vos sollicitations et à vos importunitéz mêmes. « Vous employates touttes les adresses imaginables pour me « seduire et je ne consultoi pour me rendre que ma facilité et « mon desinterressement ; d'après cela, vous pouvez etre justi- « fié aux yeux de la Loy, qui cependant n'admet point les lesions « d'outre moitié, mais vous n'etes pas justifié aux yeux de « l'Etre supreme qui exige que nous aimions la verite ; comme « il est la verité même ; quelquefois il nous livre a nos passions « et a nos erreurs, il se cache derrière le Rideau, mais il n'en « sort que plus terrible pour dechirer le voile que son œil a « percé et nous abandonne au désespoir d'une âme devorée par « les remords.

« Je crois, Monsieur, que vous êtes persuadé comme moi que « tot ou tard il arrive un moment ou les possesseurs injustes « éprouvent des regrets bien cuisans et ou le secret dictamen de « la conscience leur fait souhaitter d'être un peu moins riches, « mais plus tranquils ». De La Tour n'avait sans doute pas tort, mais il est vraisemblable que l'autre resta insensible à tous ces beaux raisonnements qui s'épanouissent en un éloge enthousiaste de Voltaire. E. F.

2. **La Reynière,** fermier général, administrateur des postes, père du gourmet célèbre. Préparation très poussée pour le portrait qui figura au Salon de 1751 et qui a fait partie de la collection Denain. (Vendu 8.600 francs en 1893, il est aujourd'hui dans la collection Théodore Porgès et comporte quelques variantes).

Le portrait de Mme de La Reynière dont il va être aussi question, a été reproduit dans le catalogue de la vente Denain. Il figure actuellement dans la collection de M. Jacques Doucet.

Largeur : 0m74 — Hauteur : 0m80.

Je luy ay aussi raconté (à M. d'Argenville) d'après luy (De la Tour) les portraits de M^r et Mme de l'Arenière, qu'il ne voulut livrer a moins de deux mile écus, en leur disant que les riches devoit payer pour les pauvres. Marie Fel. (*Note* adressée à Jean-François De La Tour pour une étude de M. d'Argenville qui n'a jamais paru).

L'on sait ce qui s'est passé entre lui et M. et Mme de La Reynière ; leurs portraits lui restèrent, parce qu'en ayant mesuré le prix sur les richesses de ceux qui s'étaient fait peindre, il eut le front d'en vouloir exiger 5.000 livres de chacun, et M. de La Reynière prit le parti de les lui laisser; plusieurs années s'écoulèrent, après lesquelles, se lassant de voir ces deux portraits dans son atelier, il demanda qu'on les retirât et à en être payé. Il eut l'impudence d'appuyer sa demande d'un exploit. De véritables amis consultés lui auraient fait apercevoir le risque qu'il courait en menant une pareille conduite. Il pouvait être traduit vis-à-vis d'arbitres qui, jugeant du prix de ses tableaux sur celui qu'ils mettaient aux leurs, auraient peut-être réduit à deux ou trois cents écus ce qu'il estimait 10.000 livres, et les juges ne pouvant prononcer autrement, il ne lui serait resté de ses prétentions que la honte de les avoir soutenues. Mais comme les procès ont leurs désagréments, quelque bons qu'ils soient, M. de La Reynière a envisagé son repos ; il a été entretenu dans cette disposition par M. de Malesherbes, son gendre.

On a prié M. Sylvestre, alors directeur de l'Académie de peinture, homme prudent et sage, de donner sa décision. M. de La Reynière a ouvert sa bourse et lui a permis d'y puiser tout ce qu'il jugerait à propos, et ce n'est pas sans peine que cet arbitre judicieux a déterminé M. de La Tour, je ne dis pas de s'en rapporter à son jugement seul, car il a eu la malhonnêteté de lui témoigner de la défiance en lui donnant pour adjoint M. Restout, mais à accepter les 4.800 livres, à quoi tous deux réunis ont estimé le prix des deux tableaux. S'il continue sur ce pied, il sera assez riche pour se faire peindre par lui. (*Abecedario* de P.-J. Mariette et autres notes inédites de cet amateur sur les arts et les artistes, publiés par Ph. de Chennevières et A. de Montaiglon).

M. de la Reigner, fermier-général, voulut à tout prix avoir

son portrait peint par De Latour, qui, à force de sollicitations, y consentit. On pose, on est prêt à rendre l'œuvre, mais De Latour, mécontent de son travail pour lequel il n'avait pas été inspiré, exige encore une séance. Le jour donné, le financier envoie un domestique dire au peintre, qui déjà était à son chevalet, qu'il n'avait pas le temps. De Latour se sentant bien disposé et mécontent dit au domestique : mon ami, ton maître est un imbécile que je n'aurais jamais dû peindre ; ta figure me plaît, assieds-toi, tu as des traits spirituels, je veux faire ton portrait ; je te le redis, ton maître est un sot. — Mais, Monsieur, vous n'y pensez pas, si je ne retourne pas à l'hôtel, je perds ma place. — Hé bien, je te placerai : commençons. De Latour fait un chef-d'œuvre, et comme le domestique l'avait prévu, il est renvoyé. — Cependant le portrait est mis au salon, on l'admire, l'anecdote circule, on veut connaître le spirituel valet d'un sot riche, et bientôt il n'eut plus que l'embarras du choix pour une place. Mais il ne voulut s'en rapporter qu'à son nouveau protecteur qui, en effet, le plaça chez un ambassadeur.

Mon talent est à moi, disait-il ; jamais il ne voulut terminer les têtes des deux sœurs du roi, parce qu'elles l'avaient fait attendre. De Bucelly d'Estrées (*Notice* historique sur Maurice-Quentin De Latour, 1834). L'anecdote est plaisante, mais apocryphe.

3. **Le prince Xavier de Saxe**, second fils d'Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, 1730 — 1806.

Largeur : $0^{m}53$ — Hauteur : $0^{m}63$. Salon de 1761.

Xavier, prince de Saxe, prit en France le nom de comte de Lusace afin d'éviter les embarras de l'étiquette ; il ne pouvait, en effet, être reçu ni traité en altesse royale, le trône de son père étant électif. Grâce au crédit de sa « sœur par excellence » Marie-Josèphe, femme du Dauphin, auprès de Louis XV, le comte de Lusace obtint le commandement d'un corps de dix mille Saxons loués aux frais du roi de France aux débuts de la guerre de Sept Ans. Il le conduisit fort bien d'abord, puis la discipline s'y relâcha. On sait d'ailleurs comment fut menée cette malheureuse guerre qui aboutit au honteux traité de Paris. Le comte de Lusace était venu une première fois à Versailles

prendre les ordres du roi, le 14 juin 1758, mais il était parti le lendemain même pour l'armée. Au mois de février de 1760, il y séjourna plus longtemps, et c'est vraisemblablement alors que la Dauphine demanda à De la Tour, son peintre favori, le portrait de son « frère par excellence ». Le prince allait avoir trente ans. Il avait acheté de Maximilien de Rohan, archevêque de Bordeaux, la terre de Pont-sur-Seine. Il émigra en 1791 et se retira dans son château de Zabelitz, en Saxe. Le directoire exécutif du département de l'Aube, par arrêté en date du 11 floréal an VI, ordonna que les papiers provenant du château de Pont seraient transférés aux archives du département, où ils forment le « Fonds de Saxe », mine historique très considérable. E. F.

Le prince Xavier n'était pas né pour jouer un grand rôle ; il appartenait à cette maison de Saxe dont on avait dit que seuls ses bâtards faisaient leur chemin, et il justifiait cette boutade.

On voit au musée de Saint-Quentin un portrait de Xavier par La Tour, portrait banal et insignifiant s'il en fut ; ce n'est certes pas la faute de ce peintre admirable. Malgré son talent, La Tour n'a pu donner à son modèle la vie et l'esprit dont il était dépourvu. CASIMIR STRYIENSKI, *La mère des trois derniers Bourbons*.

« Le prince Xavier est d'une figure peu revenante depuis la petite vérole qui l'a assez maltraité. Il a quelque chose de dur et d'austère dans la physionomie qui ne répond pas à la bonté de son cœur, qu'il a excellent. Il a donné dès sa tendre enfance des preuves de générosité qui ne sont point démenties jusques aujourd'hui ; cependant, quelques personnes le croient avare ; mais je crois que le peu qu'on lui donne l'oblige à une économie sans laquelle il dérangerait ses affaires. Son caractère dominant est la franchise. Il est un peu haut. Il est extrêmement vif et même violent, n'étant pas maître de ses premiers mouvements. Mais il connaît ce défaut. . Il s'en serait corrigé s'il eût été en meilleures mains... Il est toujours le fils chéri de la Reine de Pologne et est fort aimé de Madame la Dauphine, pour qui il conserve la plus parfaite amitié... » (*Dépêche* de BOYER, envoyé de France à Dresde, 16 février 1752. Aff. étr.).

« Legs de Madame la princesse Christine :

« Le portrait du prince Xavier peint par La Tour ». (*Inven-*

taire de la Dauphine Marie-Josèphe de Saxe, 1767, pour exécution de son testament en date du 3 février 1766).

A propos de ce legs, la princesse Christine écrivait à son frère Xavier :

« Vous scaurez déjà que notre chère Pepa (nom familier de « Marie-Josèphe) me laisse votre portrait par La Tour ; il me « sera encore plus cher si vous êtes content de sa destination, « il ne pouvait pas tomber en meilleures mains, parce que per- « sonne ne vous aime avec une aussi parfaite tendresse et vraie « amitié que celle qui sera toute sa vie

« Votre fidèle sœur, CHRISTINE. »

(Lettre du 3 avril 1767. *Archives* de Troyes, *Fonds de Saxe*).

4. **Marc-René d'Argenson,** dit le **Marquis de Voyer,** né le 20 septembre 1722, mort le 17 septembre 1782.

Largeur : 0m52 — Hauteur : 0m64. Salon de 1753.

M. de La Tour, qui peint toujours des bouts de têtes avec des couleurs qui s'effacent aisément, a parfaitement réussi dans le portrait de M. le marquis de Voyer et dans celui de M. Syl vestre. Je ne trouve, dans celui de M. Voyer, qu'un seul défaut, c'est à l'ensemble de la tête et du corps... (GAUTIER, *Observations sur la peinture*, 1753).

Marc-René, de la branche des comtes d'Argenson, entra tôt au service et s'y distingua. Mestre de camp, lieutenant du régiment royal de Berri (cavalerie), brigadier en 1745, lieutenant-général au gouvernement d'Alsace la même année, maréchal de camp en 1748, inspecteur de cavalerie en 1749, il fut nommé directeur des haras en 1752, puis lieutenant-général des armées du roi. C'est vers cette époque que De La Tour dut faire son portrait au titre d'Honoraire-Associé libre de l'Académie royale de peinture et de sculpture et de Vice-Protecteur de l'Académie de Saint-Luc. E. F.

5. **Diogène.** Etude datant de la jeunesse du peintre et d'après un tableau probablement.

Largeur : 0m52 — Hauteur : 0m54.

6. **Louis de Sylvestre-le-Jeune,** né à Paris le 23 juin 1675, mort en cette ville le 12 avril 1763. Il fut reçu à l'Académie royale en 1702 et en devint directeur en 1752. Il avait le titre héréditaire de maître à dessiner des Enfants de France (la dynastie des Sylvestre va de 1590 à 1851), de premier peintre du roi de Pologne et de directeur de l'Académie de Dresde. Auguste III l'avait anobli en 1742. Il est peint à l'âge de soixante dix-sept ans.

Largeur: $0^{m}51$ — Hauteur: $0^{m}63$. Salon de 1753.

Au salon de 1753, les amateurs faisaient aussi grande estime du portrait de Sylvestre touché de cette façon avec laquelle La Tour semblait vouloir parler spécialement au goût des peintres. Car, presque dans toute sa longue carrière et à toutes ses expositions, il est à noter que le pastelliste eut deux manières : l'une pour le public, l'autre pour les artistes, la première fondue, la seconde libre et heurtée.

... une admirable étude où la conscience et l'art ont tout rendu d'un masque de vieillard : la clarté de carnation froide des vieilles chairs, le *brugnoné* du teint, le travail des rides, le pli de l'amas des années, le chiffonnement puissant du front, les boursouflures flasques des joues et du menton, la sculpture tremblée de la vieillesse sur la face de l'octogénaire. EDMOND ET JULES DE GONCOURT, *L'Art du XVIIIe siècle*, 1re série, *La Tour*.

7. **Vernezobre,** peintre de l'Académie de Saint-Luc.

Largeur : $0^{m}50$ — Hauteur: $0^{m}51$.

Explication des ouvrages de peinture et de sculpture de Messieurs de l'Académie de Saint-Luc. Salle de l'Arsenal, cour du Grand-Maître.

Ouvrages de Messieurs les Officiers de l'Académie :

Par M. Vernezobre, rue Saint-Merry :

164. Un tableau de vingt-deux pouces sur dix-huit pouces de haut, représentant une carpe, etc.

De Mme Vernezobre :

147. Le portrait de M*** en pastel.

(*Catalogue* de l'exposition de l'Académie de Saint-Luc, année 1753).

8. **Mme de La Pouplinière,** connue au théâtre sous le nom de **Mademoiselle Deshayes.**

Lorsque l'on changea les vitres des cadres en 1897, on trouva sous la toile servant de support au papier du pastel cette mention deux fois répétée de la main de De La Tour : *Md de la Popelinierre. — Delatour.*

Largeur : 0m53 — Hauteur : 0m68.

« Monsieur, les grâces du Roi ne sont point faites pour des « gens qui vivent dans un scandale public comme vous vivez « avec Mlle Deshayes, ainsi, épousez-la, ou le Roi vous ôtera « votre place de fermier général ».

(Lettre du cardinal de Fleury à La Pouplinière, citée dans les *Mémoires* de Collé).

Elle jouait la comédie sous le nom de Mlle Deshayes, quand La Pouplinière en fit sa maîtresse, puis sa femme,

Et puis s'en repentit

comme dit la chanson. Son grand-père était Dancourt, l'auteur-acteur si connu ; sa grand'mère était la belle La Thorillière et sa mère la célèbre Mimi Dancourt, mariée à un Boutinon, sieur Deshayes, dont le fils (le frère de Mlle Deshayes par conséquent) fit quelque figure sous le nom de Marc-Antoine Boutinon des Hayes de Courcelles, commissaire-général des Suisses et des Grisons. Les Dancourt étaient, au surplus, de souche aristocratique. L'abbé Huber (n° 1 de la collection) avait fait tous ses efforts pour empêcher La Pouplinière d'épouser « cette femme qu'il connaissait bien », écrit Rousseau ; et elle aurait voué du coup à tous les Genevois — et Rousseau l'était — « une haine implacable ». La vérité plus simple et plus vraisemblable, est qu'elle préférait la musique de Rameau à celle de Rousseau, ce qui fait honneur à son goût Elle fut aimée du maréchal de Richelieu, qui s'introduisait chez elle, de la maison voisine, par le moyen d'une plaque de cheminée tournante, dont Vaucanson, mandé en désespoir de cause par La Pouplinière qui y perdait son latin, découvrit le secret.

Arsène Houssaye, après Marmontel, a raconté l'aventure d'une façon émue et plaisante. E. F.

9. **Dupeuch**, peintre resté inconnu que l'on dit avoir été le professeur de De La Tour. Nom périgourdin.

Lors du remplacement des vitres en 1897, sur une bande de papier collée sur le châssis du pastel, on trouva ces deux lignes écrites de la main de François De La Tour :

Dupouche, peintre,
Maître de mon frère.

Largeur : 0^m50 — Hauteur : 0^m60. — Salon de 1739.

M. Dupouch appuyé sur un fauteuil. (*Lettre* à Mme la marquise S. P. R. par le chevalier de Neufville-Brunaubois Montador). C'est un compte-rendu du Salon de 1739.

Sur la page 14 de son *Catalogue* du Salon de 1761, Gabriel de Saint-Aubin a croqué dix pastels exposés par De La Tour. On lit au-dessus d'un de ces croquis : *M. de Pauche,* et l'on pourrait lire aussi bien *du Peuche*, mais la personne représentée n'a pas la pose du pastel de Saint-Quentin. Qu'était donc ce Dupeuch ? E. F.

10. **Jean Monnet,** entrepreneur de spectacles. Né le 7 septembre 1703, à Condrieu, sur le Rhône, Monnet a dû mourir à Soissons vers 1785.

En 1897, sur une large étiquette de papier blanc collée au dos du pastel, on releva cette inscription de la main de De La Tour : *Monsieur Monet, entrepreneur de spectacles à Lion et de l'Opéra-comique de Paris, peint par Maurice De La Tour, de l'Académie royale de peinture et de sculpture dans le mois de mars 1756.*

Largeur : 0^m48 — Hauteur : 0^m59. Salon de 1757.

Ce Monnet fut un drôle de corps. Son spirituel biographe, Arthur Heulhard, a dit de lui qu'il est un trait d'union entre l'*Entrepreneur de spectacles* de l'ancien régime et *Monsieur le Directeur* de notre temps. Il enleva le privilège de l'Opéra-Comique au sieur Pontau au mois de mars 1743, fit faillite,

passa en Angleterre, reprit l'Opéra-Comique, tombé à rien en 1752, et le maintint en grand état de prospérité jusqu'en 1758. Il y fit fortune, et l'on ne jura plus que par lui : « On fatigue l'écho du nom de Monnet ; c'est le grand Monnet, l'ingénieux Monnet, le triomphant Monnet, le grand prophète Monnet ! » De La Tour ne pouvait pas ne pas faire le portrait d'un aussi grand homme. E. F.

Air : de la *Marche des Houlans :*

Peau bise et poil brunet,
Dents blanches comme lait,
Le regard d'un furet,
Le corps bien fait,
L'air guilleret
Et folet ;
Ni trop sec, ni trop replet
Grand ni basset,
Beau ni laid ;
Rable nerveux de mulet,
Ami, reconnois-tu ce portrait ?
Oui trait pour trait,
Voilà Monet,
En amour volage et coquet
Comme un roquet,
Sémillant et vif comme un friquet,
Toujours, pour remplir son gousset,
Allant au fait,
Et jamais distrait de son objet,
Industrieux, sage et discret.
Aussi ribaud qu'un baudet,
Aussi futé qu'un minet,
Conduisant bien son bidet.
Sachant donner le torquet,
Plumant sans bruit le poulet,
Trompant Suzon et Babet,
Engeolant par son caquet
Ami, maître, maîtresse et valet,
Oui, trait pour trait,
Voilà Monet.

L'abbé de Lattaignant.

11. **Le Riche de La Pouplinière** ou **Popelinière,** fermier général, 1692-1762.

Largeur : 0^m48 — Hauteur : 0^m59.

Sa maison était le réceptacle de tous les états. Gens de la cour, gens du monde, gens de lettres, artistes, étrangers, acteurs, actrices, filles de joie, toutes y étaient rassemblées. On appelait la maison une ménagerie, et le maître le Sultan. (*Correspondance* de GRIMM, février 1763).

Fanatique de musique, La Pouplinière faisait exécuter chaque dimanche, dans son château de Passy, qu'il avait acheté du marquis de Boulainvilliers en 1747, une messe en musique très suivie par le beau monde.

Il avait écrit le *Tableau des mœurs du temps dans les différents âges de la vie*, livre tiré à un exemplaire et orné de vingt tableaux galants en miniature par un artiste resté inconnu, et *Daïra*, histoire orientale en quatre parties, où il gémit sur ses célèbres infortunes conjugales. (V. suprà, n° 8 de la Collection). E. F.

Sous ce tombeau repose un financier.
Il fut de son état l'honneur et la critique :
Généreux, bienfaisant, mais toujours singulier,
Il soulagea la misère publique.
Passants, priez pour lui car il fut le premier.

(Epitaphe de La Pouplinière, citée par BACHAUMONT).

M. d'Angevilliers... le chevalier de Bonnard... Bertin... Mondonville.... Latour, le peintre des beautés à la mode, faisaient assaut de verve et de gaieté. Le pastelliste racontait qu'il était descendu de chez lui, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, pour gagner le Pont-Neuf. Là, plongeant dans l'eau, il s'était accroché des deux mains à une péniche et avait ainsi descendu la Seine jusqu'à Passy... Temps frivole et charmant où de pareilles histoires suffisaient à tenir en joie toute une société de gens d'esprit. MARY SUMMER, (Mme Foucaux), *Les Salons du XVIIIe siècle*. (Cette anecdote se trouve dans les *Mémoires* de Mme de Genlis avec d'autres détails guère plus sérieux sur De La Tour .

12. Jean-Jacques Rousseau.

Largeur : 0m34 — Hauteur : 0m45. Salon de 1753.

Monsieur Rousseau, citoyen de Genève. (*Catalogue* du Salon de 1753).

Il y a un grand nombre de portraits de gens illustres, entre autres, celui ... de M. Rousseau, citoyen de Genève, pour qui M. de Marmontel a fait ces vers :

A ces traits par le zèle et l'amitié tracés,
Sages, arrêtez-vous, gens du monde, passez.

Il faudrait, à mon avis, ôter le premier, qui est froid et inutile, et ne laisser que le second. (*Correspondance* de Grimm, septembre 1753).

M. de La Tour, si vrai, si sublime d'ailleurs, n'a fait du portrait de M. Rousseau qu'une belle chose, au lieu d'un chef-d'œuvre qu'il en pouvait faire. J'y cherche le censeur des lettres, le Caton et le Brutus de notre âge ; je m'attendais à voir Épictète en habit négligé, en perruque ébouriffée, effrayant, par son air sévère, les littérateurs, les grands et les gens du monde ; et je n'y vois que l'auteur du *Devin du village*, bien habillé, bien peigné, bien poudré et ridiculement assis sur une chaise de paille ; et il faut convenir que le vers de Marmontel dit très bien ce qu'est M. Rousseau, et ce qu'on devrait trouver et ce qu'on cherche en vain dans le tableau de M. de La Tour. Diderot, *Essai sur la peinture*, 1765.

M. Jean-Jacques Rousseau se trouve aussi parmi les illustres dont les images décorent le salon. Les traits, sans être riants, font plaisir à la vue ; tout ce que l'art imite parfaitement plait aux yeux. Je ne sais si c'est une plaisanterie, mais on m'a assuré que l'austère genevois avait fait une querelle à M. de La Tour de ce qu'il l'avait représenté assis sur une chaise mollement garnie de paille et dont les bâtons avaient des pommes ! Un banc, une pierre, ou même la terre, voilà le siège que notre philosophe demandait. Fréron.

Quelque temps après mon retour à Mont-Louis, La Tour, le peintre, vint m'y voir et m'apporta mon portrait en pastel qu'il

avait exposé au salon, il y avoit quelques années. Il avoit voulu me donner ce portrait que je n'avois pas accepté. Mais madame d'Epinay qui m'avoit donné le sien et qui vouloit avoir celui-là, m'avoit engagé à le lui redemander. Il avoit pris du temps pour le retoucher. Dans cet intervalle vint ma rupture avec madame d'Epinay ; je lui rendis son portrait et n'étant plus question de lui donner le mien, je le mis dans ma chambre au petit château. M. de Luxembourg l'y vit et le trouva bien ; je le lui offris, il accepta ; je le lui envoyai. J.-J. ROUSSEAU, *Confessions*, liv. X.

« A Motiers, le 14 Octobre 1764.

« Oui, Monsieur, j'accepte encore mon second portrait. Vous « savez que j'ai fait du premier un usage aussi honorable à vous « qu'à moi, et bien précieux à mon cœur. Monsieur le Mareschal « de Luxembourg daigna l'accepter ; Madame la Mareschale a « daigné le recueillir. Ce monument de votre amitié, de votre « générosité, de vos rares talents, occupe une place digne des « mains dont il est sorti. J'en destine au second une plus « humble, mais dont le même sentiment a fait choix. Il ne me « quittera point, Monsieur, cet admirable portrait qui me rend « en quelque façon l'original respectable. Il sera sous mes yeux « chaque jour de ma vie; il parlera sans cesse à mon cœur : il « sera transmis après moi dans ma famille, et ce qui me flatte « le plus dans cette idée est qu'on s'y souviendra toujours de « notre amitié ». J.-J. ROUSSEAU, *Lettre* à De La Tour.

(C'est la préparation, le premier jet de ces pastels que possède la collection de Saint-Quentin).

Voilà Rousseau, et j'ai écrit : « Tracassier, craintif, mélange de jalousie et de dédain, mais dédain très particulier, dédain qui blâme et salit tout. Et pourtant, qui ne l'aimerait ce Jean-Jacques avec sa jolie figure de laquais dévorée de sensualité et de chagrin ? » MAURICE BARRÈS, *Trois stations de psychothérapie*, 1891.

13. **Dachery.** François Dachery, né à Saint-Quentin, était issu d'une des plus anciennes familles du Vermandois.

Largeur : $0^{m}34$ — Hauteur : $0^{m}45$.

« Je donne et lègue... à notre Académie Royale de peinture et de sculpture, le portrait de M. Parrocel, tout altéré qu'il est, et celui de M. Dachery, mon camarade d'école et de collège, en habit violâtre sale, comme un des moins altérés ». (*Testament* de De La Tour, du 9 février 1784).

« Cejourd'hui douze août 1776, le corps de Monsieur François
» Dachery, Bourgeois de cette ville, décédé hier, âgé de 73 ans
» environ, a été inhumé dans le cimetière de cette église en pré-
» sence de moi, curé soussigné, des sieurs François Reneufve,
» beau frère, Boutillier parent, tous deux de la paroisse Saint-
» André qui ont signé avec moi ». (*Registre* de catholicité de la paroisse Saint-Martin, de Saint-Quentin).

14. **Parrocel.** Charles, second fils de Joseph dit « des Batailles » et le petit fils de Barthélemy, fondateur de la dynastie des Parrocel qui, de 1600 à 1835, a donné quatorze peintres connus, était né à Paris le 6 mai 1688 ; il mourut aux Gobelins le 25 mai 1752. Il avait été reçu académicien, le 3 février 1721, sur un *Combat d'infanterie et de cavalerie.* Il avait servi dans un régiment de cavalerie et assisté comme peintre à la bataille de Fontenoy.

Largeur : 0^m44 — Hauteur : 0^m56.

15. **Maurice-Quentin De La Tour**, par J.-B. PERRONNEAU, pastelliste, né à Paris en 1715, mort à Amsterdam en 1783. reçu académicien le 23 juillet 1753 sur le portrait d'Oudry.

Largeur : 0^m48 — Hauteur : 0^m56. Salon de 1750.

Portrait de M. de La Tour, peintre du Roi, en surtout noir. (*Catalogue* du Salon de 1750).

Maurice était en apparence d'une complexion faible : 5 pieds 2 pouces était sa taille ; bien pris dans toute sa personne, il avait la démarche prompte et décidée, il portait la tête haute, son œil était vif, plein de feu, l'ovale de la figure bien pris ; des lèvres minces annonçaient un penchant à la critique. Cet indice était vrai, mais jamais les traits qu'il lançait ne bles-

saient : le fond de son cœur était la bonté même. Très recherché dans ses habits, il était d'une propreté exquise. Il avait le genre nerveux très irritable. ce qui a décidé le choix qu'il fit du pastel, les émanations des couleurs à l'huile l'incommodant (?). D'une société agréable et d'une conversation intéressante, il joignait à son talent de vastes connaissances en littérature ; il était bon mathématicien et bon géomètre (??). De Bucelly d'Estrées, *Notice historique sur Maurice-Quentin De La Tour, 1834.*

En 1750, tout souriait à La Tour : l'opinion publique ne lui avait pas encore suscité de rival, et l'Académie royale, qui lui conféra, l'année suivante, le grade de conseiller, un peu inquiète de la vogue prise, grâce à lui, par le pastel, entrouvrait difficilement ses portes à ses émules. Un seul avait réussi à forcer la consigne : Jean-Baptiste Perronneau, dont la critique avait, à chaque Salon depuis 1746, signalé les progrès. La Tour prit-il réellement ombrage de cette faveur croissante ? Nous n'avons d'autre garant de l'anecdote que Diderot, et la page du *Salon de 1767* où il l'a contée est postérieure de dix-sept ans à l'évènement, s'il s'est vraiment produit. Toujours est-il qu'au Salon de 1750, Perronneau exposait un portrait de La Tour, daté du mois de janvier de la même année et que. par une dérogation aux règlements, cet envoi d'un simple agréé figurait à côté d'un autre portrait de La Tour, peint par lui-même. La comparaison fut-elle écrasante pour le débutant ? La tradition le dit, mais le bon sens et les textes même protestent contre elle. D'abord, ce pastel de Perronneau nous est parvenu grâce à La Tour lui-même et à son frère ; celui-ci a soin, dans son testament, de spécifier qu'il s'agit bien de l'original « et non d'une copie qui en avait été faite »; donc le peintre l'avait acquis de ses deniers ou reçu en don et, dans l'un ou dans l'autre cas, il n'y a rien qui indique de part et d'autre une hostilité déclarée. De plus, un pamphlétaire du temps, François Génard, dans son *Ecole de l'Homme* (1752) reproche à La Tour (*Toural*) de s'être peint alors qu'il était de bonne humeur et qu'il avait les yeux brillants et le teint clair, tandis qu'il s'était montré à son rival « le visage terni, la vue chargée d'un cruel mal de tête, bouffi, méconnaissable ». Or, le portrait de Perronneau ne trahit en rien ces dispositions morbides. La Tour, en perruque à catogan, en

« surtout » noir, en gilet de brocard rose galonné d'or, la main passée dans un jabot de dentelle, sourit de son plus fin sourire au spectateur ; ce sourire, ce geste, cette perruque, je les retrouve dans l'admirable portrait du musée d'Amiens découvert, en 1866 par Léon Lagrange aux environs de Sens et au bas duquel l'abbé Savary, curé de Sainte-Colombe, avait écrit ce verset des Psaumes dont l'application semblait topique dans la circonstance : *Super omnes docentes se intellexit.* MAURICE TOURNEUX, *La Tour.*

« L'anecdote » est celle-ci : De La Tour aurait pressé Perronneau, dont la renommée grandissante l'offusquait, de faire son portrait et, sans rien révéler de ses intentions, aurait fait son propre portrait dans la même attitude, mais en inversant la pose, en surtout bleu et l'air plus riant (pastel du Musée d'Amiens). Les deux portraits furent placés à côté l'un de l'autre et la comparaison fut écrasante pour Perronneau qui, de dépit, se serait expatrié en Danemark. Ceci est une légende ; mais malgré l'opinion des Goncourt et de M. Maurice Tourneux, nous sommes de l'avis de François Génard : Perronneau faisant le portrait de De La Tour, s'est efforcé de prendre la manière de celui-ci, au lieu de s'abandonner à son génie tout de fougue et d'oppositions, et il n'a produit qu'un pastiche qui laisse, à l'étudier, une impression assez pénible — E. F.

M. Maurice Barrès dans les quelques lignes très dures mais justes qu'on va lire et qu'il consacre à ce portrait, s'est montré, au pied levé, d'une pénétration qui n'est pas extraordinaire chez lui, mais qu'il dénie au peintre devant l'œuvre de qui il faisait une cure d'âme. Il y met en relief « l'incapacité qu'eut cet acharné observateur à se composer une vue générale de l'humanité dont il portraictura tant de fragments ». De La Tour, en effet, pensa toujours plus haut qu'il n'avait le cerveau. Il demeura en deçà de ses prétentions, et cela fit son inquiétude, son tourment, son désespoir et finit par le rendre fou. Mais c'est cela précisément qui le rend si intéressant. E. F.

« La Tour n'était pas doué pour saisir cette âme du monde qu'il entrevoyait. Ce merveilleux physionomiste prêtait à l'univers une figure insuffisante. Je ne m'en étonne pas, ayant vu à ce

musée de Saint-Quentin son portrait peint par Perronneau. « La Tour, écrivais-je aux marges du catalogue, fait l'insolent, mais ne domine pas ; c'est un valet qui observe les invités, ce n'est pas Saint-Simon ». Pensée exprimée trop durement ! Mais on entendra qu'il ne s'agit ici que de hiérarchie intellectuelle. Je veux dire que La Tour n'était pas de force à maîtriser les objets qu'il avait la passion d'observer ». MAURICE BARRÈS, *Trois stations de psychothérapie*.

16. **Manelli,** premier bouffon chantant de la troupe des Italiens.

Largeur : $0^{m}36$ — Hauteur : $0^{m}45$. Salon de 1753.

N'oublions pas le portrait du sieur Manelli, qui est peint en habit d'*impresario*, tel qu'il a joué dans l'Opéra du *Maître de Musique*. (*Correspondance* de GRIMM, septembre 1753).

Le *Maître de Musique* est un intermède en deux actes de Pergolèse, adapté par Baurans et représenté le 17 septembre 1752 ; Manelli remplissait le rôle de Collagian, entrepreneur d'opéra.

« Dépouillez Manelli de son costume théâtral simplifiez cet habillement bigarré, abaissez cette frisure ridiculement enflée, le rire immodéré qui grimace sur sa figure ne vous représentera pas moins la gaieté comique avec l'action et les charges qui accompagnent l'action italienne. Vour direz : Voilà un bouffon ultramontain ». Ainsi s'exprime l'abbé Du Plaquet dans son *Eloge de De La Tour* qui, débutant en oraison funèbre, se termine en discours de distribution de prix. Manelli fut le protagoniste de cette guerre musicale connue sous le nom de querelle des bouffonnistes et des lullistes, en 1752. Les Italiens ayant débuté à l'Opéra par le chef-d'œuvre de Pergolèse, la *Serva padrona*, divisèrent Paris en deux camps. Mme de Pompadour tenait pour la musique française et le roi n'eut pas le droit d'avoir une autre opinion. Des deux parties « plus échauffées, dit Rousseau, que s'il se fût agi d'une affaire d'Etat ou de religion, l'une, composée des grands, des riches et des femmes, soutenait la musique française; l'autre, plus vive, plus fière, plus enthousiaste, était composée de vrais connaisseurs,

des gens à talent, des hommes de génie. » Aussi, dans ces conditions, De La Tour n'hésita pas, il fut de ce côté. Les Italiens ayant été expulsés par ordonnance royale, l'exposition du portrait de Manelli était une sorte d'acte d'opposition qui cadrait bien avec la manière du pastelliste frondeur et donneur éternel de leçons. E. F.

17. **Charles Maron**, avocat en Parlement.

Largeur : 0^m35 — Hauteur : 0^m45.

18. **Restout.** Jean II, arrière-petit-fils de Margerin Restout, fondateur de la longue dynastie des peintres de ce nom.

Largeur : 0^m31 — Hauteur : 0^m41.

On a trouvé l'expression du portrait de M. Restout un peu trop forte pour une action tranquille (il dessine sur son genou) : elle paraît même chargée. L'on a encore désiré plus d'action dans les chairs du visage, dont les touches sont un peu sèches et découpées. Lafont de Saint-Yenne, *Réflexions sur quelques causes de l'état présent de la peinture en France.*

Ce qui a fait croire à beaucoup de gens que l'auteur des *Réflexions* n'était pas un véritable connaisseur en peinture, c'est qu'il a blâmé, dans ce pastel de M. De La Tour, ce que tous les habiles gens y admirent le plus. Il en ignore apparemment le prix et ne sent pas l'effet de cette touche. L'abbé Le Blanc, *Mercure de France.*

C'est ici l'étude de la tête pour le grand portrait de Restout dessinant que présenta De La Tour à sa réception à l'Académie royale, portrait « que j'ai, dit-il, dans son testament du 9 février 1784, culbuté mille fois sans pouvoir me satisfaire pleinement, ce qui a contribué à faire le malheur de ma vie et m'a ôté le moyen de faire plaisir à mes autres amis ».

« Cette perfection est au-dessus de l'humanité, je l'éprouve actuellement ; j'ai sur le chevalet le portrait de feu M. de Restout, fait et donné à l'Académie en 1744 ; j'ai voulu, depuis sa mort, lui témoigner ma reconnaissance des grands principes de peinture qu'il m'a communiqués en remaniant cet ouvrage.

Après avoir fait un changement, on me dit : « Quel dommage ! » il y avait un mouvement qui se communiquait à ceux qui le » voyaient ». Je suis encore après et ai changé jusqu'à ce jour ; je ne puis dire quand il sera fini », écrivait, en 1770, De La Tour à Mlle Van Zuylen, qui devint Mme de Charrière. Ce portrait de Restout, il le gâcha à tel point que l'administration du Musée du Louvre avait dû le reléguer au grenier. Heureusement, le graveur Moitte l'avait interprété à temps dans la belle gravure qu'il en fit pour sa réception à l'Académie. L'esquisse de la tête que possède Saint-Quentin est sauve, et l'expression sardonique de la physionomie fit qu'aux anciens catalogues, on inscrivit cette préparation sous le nom de Voltaire ! De La Tour devait beaucoup à Restout « qui lui avait appris à faire tourner une tête et à faire circuler l'air entre la figure et le fond en reflétant le côté éclairé sur le fond et le fond sur le côté ombré ». Et il avoue qu'il avait eu toutes les peines du monde à saisir ce principe malgré sa simplicité, car « si le reflet est trop fort ou trop faible, la peinture est faible ou dure et n'est ni vraie, ni harmonieuse ». On sait de reste qu'il profita de la leçon. E. F.

19. **Dachery**. Admirable préparation pour le n° 13.

Largeur : 0m31 — Hauteur : 0m45.

20. **De Neuville,** fermier général.

Largeur : 0m35 — Hauteur : 0m44.

21. **Duclos.** Charles Duclos, historiographe du Roi, reçu à l'Académie française en 1746, était né à Dinan en 1704 et est mort à Paris en 1772.

Largeur : 0m35 — Hauteur : 0m44. Salons de 1748 et de 1753.

Duclos est l'auteur des *Considérations sur les mœurs de ce siècle* (1751), qui furent célèbres et sont oubliées, et des *Mémoires secrets sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV*, qui avaient fait autorité en quelques parties, mais que la critique contemporaine a pu traiter, non sans raison, de « récit fait en l'air par un littérateur agréable » et de « roman diplomatique ». Mais ce n'est pas à l'historien seulement qu'en avait De La Tour ; il

considéra surtout l'homme de théâtre, car Duclos avait composé les paroles de l'opéra : *Les Caractères de la Folie*, musique de Bury, représenté le 20 août 1743. E. F.

22. **Homme à la longue barbe.** Etude datant de la jeunesse du peintre et d'après un tableau vraisemblablement.

Largeur : 0m36 — Hauteur : 0m44.

23. **L'abbé Pommyer.**

Largeur : 0m36. — Hauteur : 0m44.

L'abbé François-Emmanuel Pommyer, qui joignait à ces titres (conseiller de la Grand'Chambre, abbé de Bonneval) ceux de doyen honoraire de l'église métropolitaine de Reims, de chanoine de Saint-Martin de Tours, de président de la Chambre souveraine du clergé, et d'honoraire amateur de l'Académie royale, précéda La Tour au tombeau. Il mourut dans sa soixante-douzième année, le 4 février 1784, en son hôtel de la rue de Braque. Maurice Tourneux, *La Tour chez ses notaires.*

« Reims, ce 15 octobre 1762.

« Je suis gros cher amy, d'avoir de vos nouvelles, et j'en ai « bien besoin. J'aurois aussi gros besoin de vous pour me dis- « traire de tout le brouillamini dont je suis chargé, et qui « n'est pas agreable, car depuis le matin jusqu'au soir avoir « affaire à des prêtres et des moines qui cherchent souvent à « vous attraper, n'est point amusant. Aussi pour me dedomager « de tout cela, je voudrois bien que vous me donniés des « nouvelles de votre santé. Pour [ce qui est] de votre amitié, « j'en connois trop le prix pour ne pas croire que j'en suis bien « en possession. Je la merite, cher amy, par celle que je vous ai « voué, et par lattachement sincère et inviolable avec lequel « je serai toute ma vie.

« Votre serviteur et amy de tout mon cœur.

« L'Abbé Pommyer, Doyen. »

M. De La Tour, peintre ordinaire du roy, aux Galleries du Louvre.

24. **L'abbé Le Blanc,** de l'Académie des Sciences, né à Dijon. Il faisait la critique des Salons au *Mercure de France.* Bavard célèbre et écrivain en prose et en vers au-dessous du médiocre, 1707-1781.

Largeur : 0m36. — Hauteur : 0m44. Salon de 1747.

Le public a trouvé le portrait de l'abbé Le Blanc un des plus forts qui aient jamais été faits dans aucun genre. LAFONT DE ST-YENNE, *Lettres sur la peinture.*

La Tour va trop loin, ce me semble,
Quand il nous peint l'abbé Le Blanc,
N'est-ce pas assez qu'il ressemble,
Faut-il encor qu'il soit parlant ?

PIRON:

(Cité par Sainte-Beuve dans les *Nouveaux Lundis*).

Ce n'est pas une copie, mais une caricature de La Tour : la lèvre supérieure grimace et se relève en un sourire gauche et rentrant ; la perruque, mal ajustée. est en bois ; le rabat, en ferblanc ; la lumière est distribuée d'une façon aussi maladroite que violente. Cela de La Tour. du peintre incomparable de la vie, de l'esprit, du sourire, qui rendait les étoffes avec une souplesse merveilleuse et chiffonnait comme pas un les rubans et les dentelles ? Détournons vite le regard, c'est une chose jugée. ABEL PATOUX, *De l'authenticité de quelques pastels de Maurice Quentin De La Tour au Musée de Saint-Quentin.* (L'*Art,* numéro du 1er janvier 1894).

Il est infiniment regrettable que cette substitution d'une détestable copie à l'original ou à sa préparation ait eu lieu, car le portrait de l'abbé Le Blanc réunit toute la critique dans un même sentiment d'admiration.

Il convient peut-être de dire quelques mots des substitutions de copies aux originaux qui ont eu lieu certainement pour trois, peut-être pour quatre pastels. Pingret, qui avait été professeur de l'Ecole De La Tour (1822-1829), et qui a laissé une certaine réputation comme peintre, à la suite de démêlés avec son successeur médiat, Lemasle accusa celui-ci, dans une lettre

envoyée au baron de Galbois, commandant du département de l'Aisne, d'avoir « enlevé de leurs cadres plusieurs tableaux de De La Tour, tableaux confiés à ses soins, de les avoir remplacés par des copies et d'avoir vendu les originaux en pays étranger ». Ce fut un scandale. Lemasle demanda à se justifier. Le bureau de l'École, sur l'ordre du ministre, fit un récolement des tableaux et déposa un rapport, le 16 juillet 1835, duquel il résultait que les 88 pastels « sont identiquement les mêmes que nous avons toujours connus », que « l'ancien cachet de l'administration est demeuré intact et fixé derrière ces tableaux, de manière que, sans rompre le cachet, il y a impossibilité à détacher le dessin du cadre qui le renferme ». Cependant, Lemasle ne fut pas autorisé à poursuivre Pingret devant les tribunaux. Bien entendu, nous ne prenons pas parti, tous les moyens d'asseoir une opinion nous manquant. Mais la substitution est certaine, et, en 1897, quand on procéda, avec des soins extrêmes, au « revitrage » de la plupart des pastels, on s'aperçut que les cachets apposés en 1820 n'étaient pas tous aussi intacts que l'affirmait le rapport de 1835.

Cet abbé Le Blanc, pour en finir avec lui, était un drôle de corps. Il encensait De La Tour à lui casser le nez, et tout cela pour avoir son portrait de la main du pastelliste. Il faisait la critique au *Mercure* et sacrifiait tout le monde à son idole. Sa constance fut récompensée au bout de neuf ans, et il eut son tour de pose. Il y aurait donc de par le monde deux portraits de l'abbé Le Blanc : l'officiel, celui du salon de 1747, et la réplique, la « préparation », sans doute poussée et mise au point, et qui a été volée à l'Ecole de dessin avant 1835, car on prêtait jadis les pastels ou plutôt on les laissait emporter sans contrôle. Cette précieuse préparation fut remplacée par la « caricature » que nous avons le regret de voir faire partie de l'admirable collection. E. F.

25. **Le Père Emmanuel.** Ce capucin avait été, à Saint-Quentin, le confesseur de De La Tour, qui le retrouva à Paris.

Largeur : 0m38 — Hauteur : 0m40. Salon de 1757.

Un religieux a été dans cette ville le dépositaire des secrets de sa jeunesse. Le hazard après des années, lui fait rencontrer à

Paris le Père Emmanuel, le cher et ancien conseiller de son inexpérience. Son portrait, placé au salon de peinture attire la considération publique à celui qu'il a jugé digne d'exercer ses crayons et procure des aumônes à la Maison des Capucins, qu'il habite. Combien d'autres personnes doivent à son art l'honneur d'être connues ! Du Plaquet, *Eloge historique de M.-Q. De La Tour, peintre du Roi, 1788.*

26. **Le Maréchal de Saxe,** fils de l'électeur de Saxe, Auguste, et de la belle Aurore de Kœnigsmark, né à Gozlar en 1696. Maréchal-général de France, le vainqueur de Fontenoy, de Rocoux, de Lawfeld.

Largeur : 0^m30 — Hauteur : 0^m40. Salons de 1747 et de 1748.

Il avait des yeux bleus largement ouverts, le nez bien fait, le regard noble, et tout cela adoucissait un peu la rudesse de son air, de son teint basané et de ses énormes sourcils. B^on d'Espagnac, *Histoire de Maurice, comte de Saxe,* Paris, Pierres, 1775.

A côté d'elle (Aurore de Kœnigsmark), est le portrait de son fils, Maurice de Saxe, beau pastel de La Tour. Il a une cuirasse éblouissante et la tête poudrée, une belle et bonne figure qui semble toujours dire : « En avant, tambour battant ! mèche allumée ! » et ne pas se soucier d'apprendre le français pour justifier son admission à l'Académie. Il ressemble à sa mère, mais il est blond, d'un ton de peau assez fin ; ses yeux bleus ont plus de douceur et son sourire plus de franchise. George Sand, *Histoire de ma Vie.* tome 1. (Ce pastel est actuellement en possession de Mme Lauth, petite-fille de George Sand).

La liste des tableaux exposés par De La Tour, en 1748, débute ainsi au livret : *Le Roi, la Reine, le Dauphin, le Prince Edouard, le Maréchal de Belle-Isle, le Maréchal de Saxe...* Maurice de Saxe avait alors cinquante-deux ans. Il était retiré à Chambord, où il acheva royalement son rêve trop court, comme il le dit en mourant, deux ans après. Il est certain que le vainqueur de Fontenoy et l'artiste picard étaient faits pour s'entendre : imaginatifs tous les deux, pleins d'imprévu, aimant les femmes, gaillards en leurs propos, l'entretien pendant les séances de pose

dut n'être point banal. Maurice de Saxe, faisant la guerre depuis l'âge de onze ans, resta toujours en délicatesse avec l'orthographe, et l'on connaît le billet par lequel il refusa de se laisser porter à l'Académie : « ils veule me faire de la cadémie ; cela m'iret comme une bage a un chas ». *Les Rêveries* qu'il dicta n'en sont pas moins d'un penseur et d'un écrivain militaire singulièrement perspicace et en avance sur son temps. Grand-oncle — de la main gauche — de la dauphine Marie-Josèphe, il avait été l'un des plus dévoués partisans du mariage de cette princesse saxonne avec le fils de Louis XV, et il était de toutes façons en situation de figurer au catalogue du Salon de 1752, en la haute compagnie que nous avons dite. Il fut aussi l'arrière-grand père — toujours de la main gauche — de George Sand. Sa figure pleine, ses traits accusés, son air de noblesse, ses yeux intelligents, sa bouche sensuelle et sceptique, c'est bien ainsi qu'on imagine le héros de tant d'aventures de guerre et d'amour, devant le portrait de qui les femmes s'arrêtent longuement, car il parle à leur imagination. E. F.

27. **Forbonnais**, économiste, né au Mans en 1722, mort à Paris en 1800.

Largeur : 0^m30 — Hauteur : 0^m40.

« Je donne et lègue à... Forbonnais, son portrait » (*Testament* de De La Tour du 20 février 1784).

Dans Forbonnais, De La Tour trouva son homme : c'était un économiste. Notre peintre se croyait né pour assurer le bonheur des peuples ; il était féru de philosophie et de finances, de marine et d'astronomie ; il avait une incompétence universelle — sauf en peinture au pastel — absolument touchante, et il se tenait prêt à déclarer grand homme qui faisait de l'opposition à la cour où il vivait et dont il vivait. Avec François Véron Duverger de Forbonnais, sa confiance était bien placée. Ce fut un bon citoyen. Il imagina quelques recettes pour guérir la plaie d'argent qui, au contraire de ce qu'affirme le proverbe, fut mortelle pour la monarchie, mais il refusa toujours, soit défiance de lui-même — et son portrait serait assez d'accord avec cette opinion — soit manque de souplesse ou simplement de chance, de

se laisser porter au premier rang, où il aurait certainement brillé d'un aussi vif éclat que M. de Silhouette, par exemple. Forbonnais, de famille mancelle, commerçante et bourgeoise, est l'auteur des *Eléments du commerce*. Ce livre, dont le succès fut grand, le fâcha avec les physiocrates qui plaçaient dans la terre toute la puissance productive et avaient pour eux M[me] de Pompadour à cause de leur chef, Quesnay, qui était médecin de la marquise. Après ses *Recherches et considérations sur les finances de la France depuis 1595 jusqu'en 1721*, Forbonnais fut célèbre. On consulte encore cet ouvrage avec fruit. Quand, à la suite des désastres de la guerre de Sept Ans, le gouvernement en fut réduit aux mauvais expédients pour se procurer des ressources, les ministres se disputèrent un auteur qui avait des vues de cette largeur sur les finances et qui semblait avoir puisé, dans l'étude des embarras économiques du passé, une certaine science pour remédier à ceux du présent. Et, de fait, conseillé par lui, le contrôleur général Silhouette fit d'assez bonnes opérations, entre autres une jolie petite banqueroute qui rapporta 72 millions. Silhouette devint tout de suite populaire ; ses victimes n'étaient que des fermiers généraux. M. de Choiseul paraît avoir fait grand cas de cet homme discret, instruit, sans ambition qu'était Forbonnais et qui avait toujours quelque système — chose à laquelle on croyait alors — pour amener de l'eau à la rivière généralement à sec. Il essaya de le pousser, mais Forbonnais se récusa toujours. Puis, Choiseul fut disgracié. Le grand Dauphin prit Forbonnais sous sa protection. Cela l'acheva et il entrevit la porte de la Bastille Il jugea prudent de se retirer dans sa terre. Il y vit arriver la tourmente qu'il avait prévue sans doute et la laissa passer dans son manoir de Forbonnais, au milieu de ses prairies, entouré de sa famille, cherchant la société des femmes aimables et intéressantes. Le gouvernement consulaire, à court d'argent et à bout d'expédients, pensa au vieil économiste et allait lui demander un « système » quand Bonaparte simplifia les choses de la façon qu'on sait. Forbonnais avait deviné, en ce maigre officier, l'homme d'État destiné à régénérer la France Mais il n'eut pas la satisfaction de le voir à l'œuvre, car il s'éteignit le 18 décembre 1800. Il avait eu son roman, cet économiste. En effet, il avait aimé une belle personne, fille de l'intendant des Invalides ; pour ne pas

nuire à un brillant établissement promis à Mlle Le Ray de Chaumont, il s'était effacé en continuant à l'aimer. Puis, vingt ans plus tard, son « objet » étant libre et ruiné et lui-même étant riche, il avait, à soixante-cinq ans, sollicité l'obtention d'une main toujours adorée et l'avait obtenue. Il fut parfaitement heureux et avait mérité de l'être. E. F.

28. **Jeune fille à la Colombe.** Copie par De La Tour, d'un pastel de Rosa-Alba Carriera.

Largeur : 0m42 — Hauteur : 0m56.

Ce pastel et le suivant ont leur importance dans la biographie de notre peintre, car c'est la vue des tableaux de la Carriera, la véritable initiatrice du pastel, qui détermina la vocation de De La Tour. Ces deux compositions de l'artiste vénitienne transportèrent ses contemporains d'enthousiasme, à cause de la nouveauté du procédé, sans doute, car

Enfin, De La Tour vint,

et les jolis pastels floconneux de Rosalba ne supportèrent pas la comparaison. Mariette, qu'on sait prévenu contre De La Tour, dit qu' « il n'a pas dans sa couleur la fraîcheur qu'a mise dans la sienne Rosalba; mais il dessine mieux. Il entre dans le plus grand détail, et il a le talent précieux de faire parfaitement ressembler... mais il n'a jamais mis cette fraîcheur et cette facilité de touche avec laquelle Rosalba s'est rendue si recommandable ». Et, dans la préface du *Journal de Rosalba Carriera*, Alfred Sensier écrit sérieusement que si les pastels de Rosalba « n'ont pas la science et la vie de ceux de La Tour, ils sont purs au moins de ces expressions malsaines et corrompues dont le prince des pastellistes masquait la face de ces modèles ». Rosa-Alba Carriera, née à Venise en 1675, séjourna à Paris en 1720 et 1721, appelée et retenue par le financier Crozat Elle fut accueillie avec empressement par la Cour et la Ville et fit quantité de portraits, soit au pastel, soit en miniature. Elle fut même reçue à l'Académie Royale. C'était une excellente créature, de mœurs pures et d'une grande probité, très dévouée à sa famille, pour laquelle elle se ruina. Elle mourut aveugle à Venise, le 15 avril 1754. De La Tour ne la connut que par ses œuvres. Une

légende veut qu'au premier contact avec celles-ci, vers 1723, il ait juré d'en épouser l'auteur. Il se calma quand il sut que l'artiste avait cinquante ans. Sur Rosalba, Cf. *Journal de Rosalba Carriera* pendant son séjour à Paris en 1720 et 1721, publié en italien par Vianelli, traduit, annoté et augmenté d'une biographie et de documents inédits sur les artistes et amateurs du temps, par Alfred Sensier. *Paris*, Téchener, 1865; et *Gallerie nazionali italiene*, tom. V, 1899: Étude sur Rosalba Carriera par Vittorio Malamani. Le portrait de Rosalba a été croqué par Watteau et se trouve avec celui de sa sœur Giovanna, au-dessous des *Trois portraits de musiciens* du dessin du Louvre, n° 1314. La *Jeune fille à la Colombe* a été gravée. Sur le tirage se trouve cette mention : *Ce tableau est dans le cabinet de Monsieur le comte de Morville*, *chevalier de la Toison d'or*. E. F.

« Charles Coypel à Antoine Corrège, dit aujourd'hui Rosa Alba.

« Mademoiselle, je vous dois un compliment, que je vous fais « de tout mon cœur, sur la merveille que vous venez d'envoyer à « M. le comte de Morville. Bien des gens, cependant, pourront « croire que c'est me jouer un tour sanglant que d'envoyer un « pastel de cette beauté dans un cabinet où les miens commen- « çaient à s'étaler avec quelque succès, je conviendrai avec eux « que le vôtre fait perdre aux miens, en un instant, leur pauvre « petite réputation : mais si votre dernier ouvrage détruit tous « ceux que j'ai faits jusqu'à présent, je vous donne ma parole que « ceux que je ferai à l'avenir seront meilleurs. Oui, mademoiselle, « les beautés de ce charmant tableau m'ont frappé trop vivement « pour qu'elles ne me soient pas profitables ; mais enfin si, par « malheur, je me flatte d'une fausse espérance, je me tournerai « d'un autre côté. Il faut que vos talents me fassent estimer « de façon ou d'autre. Si je ne puis vous les voler, j'aurai du « moins la gloire de les publier plus vivement que qui que ce « soit, et ce n'est point une besogne si facile entre gens de « même art. Permettez-moi de saluer toute la famille. » *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1899. (*Lettre de Coypel* citée dans un article de Th. de Wyzewa sur Rosalba).

29. **Jeune fille à la Couronne.** — Copie par De La Tour d'un pastel de Rosa-Alba Carriera.

Largeur : 0^m49 — Hauteur : 0^m61

Après une année de séjour à Paris, où l'avait appelée l'amateur d'art Crozat, elle (Rosalba), repartit pour Venise, le 15 mars 1721. Après avoir peint d'innombrables portraits, elle emportait des commandes pour une année entière. Mais de ces lucratives commandes, aucune ne lui tenait autant à cœur que le pastel qu'elle avait exécuté comme morceau de réception pour l'Académie Royale, où elle avait été admise par acclamation, le 26 octobre de l'année précédente. Elle mit à ce pastel un soin infini, dont elle fut d'ailleurs récompensée par l'extrême succès qu'il obtint auprès des membres de l'Académie. Il est aujourd'hui au Louvre : on y voit une jeune fille qui, suivant l'expression de Rosalba, « représente aussi une nymphe de la suite d'Apollon, présentant de sa part à l'Académie de Paris une couronne de laurier. » Théodore de Wyzewa, *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1899.

30. **Madame de Tuyll,** née **de Geer.** Sur la toile qui sert de support au papier du pastel, il y a écrit : « *Mme la baronne de Tulle, Hollandaise* ».

Largeur : 0^m53 — Hauteur : 0^m68.

« ... Je donne et lègue... celui (le portrait) d'une dame holandaise en domino ». (*Testament* de Jean-François De La Tour).

De La Tour fit un assez long séjour en Hollande, en 1766, au château de Zuylen, où il exécuta le portrait de Belle de Zuylen (voy. n° 47) et de quelques membres de la famille Van Tuyll, ou de Tulle, suivant la prononciation approximative et l'orthographe francisée de ce nom néerlandais. Mais, d'après un pénétrant historien, M. Philippe Godet, le portrait de « la baronne de Tulle », tante de Belle de Zuylen, aurait été exécuté à Paris en octobre 1753. Avant la découverte de l'inscription et la démonstration de M. Ch. Godet qu'on va lire et qui serait péremptoire si la « dame au masque » avait notoirement quarante-cinq ans — et il est possible qu'elles les ait eus et que le

peintre ne les lui ait pas donnés — ce portrait avait mis en défaut bien des chercheurs. E. F.

Nous possédons une liasse de lettres écrites de 1753 à 1758, à Belle de Zuylen, par une genevoise, Mlle Prevost, qui avait été sa gouvernante pendant quelques années. Lorsqu'elle quitta la Hollande pour rentrer à Genève, en octobre 1753 (Belle avait alors treize ans), l'institutrice se rendit d'abord à Paris, où elle séjourna environ un mois. Dès son départ d'Utrecht, elle écrit fréquemment à sa chère élève. Dans les deux premières lettres, elle fait allusion à un voyage que Belle devait faire à La Haye avec ses parents, afin d'assister à une fête. Cette fête, c'était un mariage : le frère du père de Belle, Jean de Tuyll, veuf depuis 1745, allait épouser en secondes noces Jeanne-Elisabeth de Geer (née en 1708 à Stockholm). La généalogie de la famille de Tuyll que j'ai sous les yeux, m'apprend que le mariage fut célébré à La Haye le 9 octobre 1753. Les époux se rendirent à Paris, comme le prouve une lettre de Mlle Prevost.

Elle écrit encore, le 23 octobre 1753, en réponse à une lettre de sa jeune amie : «.... Vendredi, Mme Vernet (une genevoise) me mena passer la soirée chez un vieux monsieur qui est un vrai savant.... A notre retour à l'auberge, nous trouvâmes un grand peintre, M. De La Tour, avec qui vous avez dîné à Bersi (Belle étant toute jeune avait fait un voyage à Paris). Je me réjouissais de recueillir quelque chose de sa conversation touchant son art pour en faire part à ma bonne amie : l'on toucha la corde de ce fameux musicien dont je vous ai parlé et dont le talent l'a ravi (?). Il entra dans un enthousiasme de musique qui fit tomber le pinceau de sa main. Je regrettai de voir employer son éloquence pour un talent qui n'est pas le sien, quoiqu'il en parlât pertinemment. Le résultat fut qu'il n'y a de musique que l'italienne et, par conséquent, pas de musique en France, etc. »

.... Rapprochons les faits et les dates : M. de Tuyll et sa femme sont à Paris en octobre 1753 ; Mlle Prévost, liée avec eux, assiste à une séance de peinture, ce qui suppose qu'elle connaissait le modèle au moins aussi bien que l'artiste ; cette séance a lieu dans une auberge, ce qui indique assez que le modèle est de passage à Paris... Si l'on ajoute à ces présomptions celle qui résulte de l'inscription trouvée derrière le pastel

de Saint-Quentin : « *Mme la baronne de Tulle...* », est-il bien téméraire, sinon d'affirmer, au moins de conjecturer que « la dame au masque » est Mme de Tuyll, née de Geer ? PHILIPPE GODET, *Un portrait inédit de La Tour* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1er septembre 1905).

31. **A Boy drinking.** (Un jeune garçon buvant). Copie partielle d'un tableau de Murillo entré à la National Gallery de Londres en 1889.

Largeur : 0^{m}39 — Hauteur : 0^{m}31.

Le tableau de Murillo est entré dans la grande collection anglaise au décès de M. John Staniforch Beckett. Le pastel de Saint-Quentin en est la copie partielle. Du coup se trouve confirmé le voyage de De La Tour en Angleterre, qui était présenté comme douteux par ses biographes. Le motif réel de ce déplacement, on l'ignore encore. M. de Bucelly d'Estrées qui avait connu le peintre, dit qu'il s'était rendu au congrès de Cambrai en 1724, et que l'ambassadeur d'Angleterre, ayant vu de lui quelques portraits, l'avait attaché à sa maison et emmené à Londres. De La Tour avait donc vingt-ans. Ce n'était qu'un talent naissant, et la copie qu'il fit d'après Murillo le prouve surabondamment. C'est du pastel « à la Rosalba » et l'artiste n'a pas encore pris possession de lui-même. Ce que fit De La Tour en Angleterre pendant son séjour qui ne dut pas excéder deux années, on l'ignore. Il apprit à penser, semblent dire Bucelly et l'abbé Du Plaquet, mais c'est là une supposition toute gratuite et qui sent son époque. Il y étudia probablement Van Dyck, qui eut une si grande influence sur toute l'école anglaise, et cette influence du grand portraitiste flamand « anglicanisé » nous semble s'être étendue sur celui qui allait devenir l'interprète le plus parfait de la physionomie française au dix-huitième siècle. En tout cas, De La Tour rapporta d'Angleterre cette copie du *Boy drinking* et, en souvenir de sa jeunesse, ne s'en sépara jamais. E. F.

32. **Tête penchée.** — Copie par De La Tour d'un fragment de tableau.

Largeur : 0^{m}32 — Hauteur : 0^{m}24

33. **Un inconnu.** Préparation pour un portrait d'homme.

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m32.

34. **Mme Boëtte de Saint-Léger.**

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m32.

Un registre de 1793 de la mairie de Ham constate que la citoyenne Anne-Julie Boëte de Saint-Léger habitait cette ville depuis 1785 jusqu'au 3 février 1793, jour auquel la municipalité lui accorda un certificat de résidence. CHAMPFLEURY, *La Tour.*

35. **Louis, dauphin de France.** Préparation très poussée pour un portrait qui fut gravé par Petit.

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m32.

Le 17 septembre 1769, M. Roslin, de l'Académie, ayant prié le marquis de Marigny de lui faire prêter le portrait de Mgr le Dauphin, reçoit la réponse suivante datée du 26 septembre :

« J'ay fait dire, Monsieur, à M. Jeauval de vous prêter, comme « je vous l'avais promis, le portrait de Mgr le Dauphin fait par « M. De La Tour. M. Jeauval a fait réponse qu'il y a 4 portraits « de Mgr le Dauphin faits successivement par M. De La Tour ; « trois sont à Versailles dans le salon de tableaux, le qua- « trième et dernier est chez Mgr le Dauphin, et qu'il ne peut « l'avoir sans l'agrément de ce prince. Voyez M. Jeauval et « concertez-vous avec lui sur le moyen d'avoir celui des quatre « portraits que vous souhaitez. Je suis, Monsieur, votre dévoué « Mis DE MARIGNY. » (Archives nationales O1 1923).

La dauphine Marie-Josèphe dont le goût était très sûr, tenait De La Tour en grande estime ; aussi lui faisait-elle faire et refaire tous les portraits de la famille royale qu'elle pouvait, y compris le sien, dont l'un tout au moins, celui du Louvre, est un pur chef-d'œuvre. Cette princesse pourtant était loin d'être jolie, mais c'était une âme exquise et un esprit d'une délicatesse infinie. Sur les rapports de De La Tour et du Dauphin, mille anecdotes plus ou moins vraisemblables ont couru que rapportent les biographes du pastelliste ; elles présentent, en général,

De La Tour sous un jour peu favorable et en font une espèce de paysan du Danube, mais sans éloquence et sans finesse. On en croira ce qu'on voudra. E. F.

36. **Un inconnu.** Préparation pour un portrait d'homme.

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m32.

37. **Une inconnue.** Préparation pour un portrait de femme.

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m32.

38. **Chardin.** — Jean-Baptiste-Siméon Chardin, né à Paris en 1699, mort aux Galeries du Louvre, le 6 décembre 1779.

Largeur : 0m30 — Hauteur : 0m38

Ce n'est assurément pas la préparation pour le Chardin du Musée du Louvre qui figura au Salon de 1761 et que Gabriel de Saint-Aubin croqua à la page 14 de son précieux *Catalogue*. Chardin, si c'est lui, et il y a apparence, est ici dans la force de l'âge, et cette belle esquisse où notre pastelliste hésita à coiffer son modèle ou de la perruque ou de la toque d'atelier, a dû être faite en 1740, c'est-à-dire l'année où le grand peintre de la nature morte élargit son genre, l'année du *Singe qui peint* (V. infrà, n° 95, *Œuvres diverses*). E. F.

39. **Mlle Puvigné,** figurante dans les spectacles des Petits Cabinets et danseuse à l'Opéra.

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m32.

Les spectacles des Petits Cabinets avaient été organisés en 1741 par Mme de Pompadour. Les acteurs étaient de la plus haute noblesse. Dehesse, maître de ballet de la favorite, était chargé de la danse et choisissait les sujets des deux sexes qui devaient avoir de neuf à treize ans. Passé cet âge, ils jouissaient du droit d'être placés selon leur talent, mais sans autre début, soit à l'Opéra, soit dans les ballets des théâtres Français ou Italien. Puvigné rentra à l'Opéra. Elle était apparue sur la scène pour la première fois dans l'opéra de *Thésée*, représenté le 10 décembre 1744. En juin 1756, parmi les « danseuses seules »

figuraient Mlle Camargo, la première, et en cinquième lieu Mlle Puvigné fille. Parmi les « danseuses dans les ballets », on trouve le nom de Mme Puvigné mère. En 1773 (*Etat actuel de la musique du Roi*) « Mesdemoiselles Puvigné mère et Puvigné fille » touchaient comme pensionnaires, l'une 250 et l'autre 1000 francs. Sur la jolie préparation de la collection de Saint-Quentin, De La Tour a écrit de sa main : *Puvigny*. Cette orthographe fut longtemps suivie. Ménage n'avait-il pas dédié l'idylle des *Pêcheuses* à « Mme la marquise de Sévigny ? ». E. F.

40. **Jean Monnet**. Veuillez vous reporter au n° 10.

Largeur : $0^{m}24$ — Hauteur : $0^{m}32$.

Voici Monnet, tout aussi maltraité dans cette préparation qui porte le n° 40. Ses traits tirés, rigides, qui s'efforcent vainement de sourire, l'œil inexpressif et sans chaleur, non, ce n'est pas là Monnet, le spirituel directeur de l'Opéra-Comique. Au besoin, le portrait du même, qui porte le n° 10, bien que dur et tendu, nous mettrait en garde contre ce faux. A. Patoux, *De l'authenticité, etc.*

41. **Une inconnue**. Préparation pour un portrait de femme.

Largeur : $0^{m}24$ — Hauteur : $0^{m}32$.

42. **Mme Roussel (?)**

Largeur : $0^{m}22$ — Hauteur : $0^{m}31$.

43. **Une inconnue**. Préparation pour un portrait de femme.

Largeur : $0^{m}22$ — Hauteur : $0^{m}31$.

44. **Crébillon**. Esquisse pour le portrait, en costume romain, de Prosper Jolyot de Crébillon, né à Dijon, le 13 février 1674.

Largeur : $0^{m}22$ — Hauteur : $0^{m}31$. — Salon de 1761.

Comme la tête de *M. de Crébillon* est d'un grand caractère, l'artiste judicieux l'a peinte nue avec quelques cheveux blancs qui lui donnent beaucoup plus de noblesse que n'aurait fait une

perruque. Dans la belle et respectable vieillesse de ce grand Poëte Tragique, il ne lui manque plus que quelques années pour ressembler autant à *Sophocle* par l'âge qu'il lui ressemble en effet par ses écrits ; il n'est aucun ami des Muses qui ne lui souhaite une vie encore plus longue que celle du Poëte Grec. L'abbé LE BLANC (*Mercure de France*, Octobre 1761).

M. de Crébillon étant allé chez le roi, Sa Majesté l'a reçu avec bonté, et dans le courant de la conversation : *Vous êtes vieux*, lui dit le roi, *vous avez plus de quatre-vingts ans. — Non, sire*, lui répondit-il, *c'est mon extrait baptistaire qui les a*. (*Mémoires* de BACHAUMONT, 14 février 1762). Crébillon avait juste quatre-vingt-huit ans.

45. **Christine de Saxe** (?) fille d'Auguste III, roi de Pologne, électeur de Saxe et sœur de la Dauphine Marie-Josèphe.

Largeur : 0^m22. — Hauteur : 0^m32. Salon de 1763

« Legs de M. le prince Clément : Mme la princesse Christine, peint par La Tour. » *Inventaire* de la Dauphine Marie Josèphe de Saxe, 1767).

Marie-Josèphe, sur ces entrefaites (fin août 1762) eut la visite d'une de ses sœurs, Christine. Cette princesse était d'une laideur repoussante, rachetée par une intelligence très vive. D'après ses lettres, on la juge spirituelle, tendre, enjouée. Elle arrivait de Dresde avec l'intention de solliciter une abbaye mondaine — c'était le seul établissement auquel elle pouvait prétendre. Elle s'appelait elle-même Mademoiselle de la Gueuserie et, sans dot convenable, sans beauté, elle portait allègrement ce surnom fort bien trouvé pour une fille qui avait d'elle-même pris le parti de coiffer sainte Catherine. CASIMIR STRYIENSKI, *La mère des trois derniers Bourbons*.

46. **M. de Julienne.**

Largeur : 0^m24 — Hauteur : 0^m32.

Julienne était propriétaire des manufactures de draps des Gobelins, mais non pas de la manufacture royale de ce nom

fondée par Louis XIV en 1662. Il naquit en 1686 et mourut en 1766. Il dut à sa passion pour les arts et à la riche collection de tableaux, de dessins, de sculpture, etc., qu'il avait formée et qu'il travailla pendant plus de cinquante ans à augmenter l'honneur d'être élu amateur honoraire de l'Académie de peinture. Il était grand ami de Watteau, dont il possédait un très grand nombre de toiles. On dit que, frappé de paralysie, il se faisait porter au milieu de ses collections pour se repaître de leur vue avant que la mort l'en vint arracher. (*Note* de la *Correspondance inédite du comte de Caylus*, publiée par Ch. Nisard. Imp. Nat., 1877).

A l'extrémité de la rue des Gobelins, derrière la manufacture de tapisseries, tout près de l'entrée de cet admirable jardin des Gobelins qui, au printemps, offre en plein Paris l'aspect d'un grand verger fleuri, il y a, faisant saillie sur la voie publique, un petit pavillon. De la rue, on ne voit qu'un vieux mur lézardé et un vieux toit cabossé; mais pénétrez dans la cour des ateliers voisins et vous vous trouverez en face de la plus délicate et de la plus charmante construction du commencement du dix-huitième siècle. Ce petit édifice est connu sous le nom de pavillon de M. de Julienne. Tout fait croire, en effet, qu'il a été bâti par Jean de Julienne. C'était à cette place que, sous Louis XIV, un Hollandais appelé Gluck avait établi une teinturerie. Gluck s'était marié à Paris et s'était associe François de Julienne, frère de sa femme, qui lui survécut et lui succéda. Puis, Jean de Julienne, neveu de François, dirigea la manufacture, dont le renom se répandit alors dans toute l'Europe. Ce Jean de Julienne possédait une collection de tableaux très célèbre ; il fut membre « honoraire amateur » de l'Académie royale de peinture et sculpture ; il était en relation avec tous les grands artistes de son temps. André Hallays, *En flânant.* (Feuilleton du *Journal des Débats* du 27 décembre 1901).

Watteau a fait de Julienne débordant de santé, d'opulence, plein de confiance en soi, un portrait admirable (collection Groult). La préparation de De La Tour nous présente un Julienne vieilli, apaisé, mais à la physionomie singulièrement avenante et intelligente Nous ne savons rien des relations du pastelliste et du grand amateur d'art. La Bibliothèque nationale possède une liasse « Julienne » qui serait à consulter. E. F.

47. **Isabella-Agneta-Elisabeth Van Tuyll**, dite **Belle de Zuylen**, qui devint **Mme de Charrière**, née le 20 octobre 1740 au château de Zuylen, morte à Colombier (Suisse) le 27 décembre 1805.

Largeur : 0^{m}24 — Hauteur : 0^{m}32.

Belle de Zuylen était la fille aînée de Diederick-Jacob, seigneur de Zuylen, baron de Serooskerken, député des Etats d'Utrecht, et de Héléna-Jacoba de Vicq.

De La Tour avait fait à Paris le portrait de la tante de Belle, « la baronne de Tulle » (V. n° 30). De là, sans doute, d'aimables relations qui aboutirent à un voyage du pastelliste en Hollande, où il reçut l'hospitalité au château de Zuylen. Il s'y lia de grande amitié avec cette intelligente et passionnée Belle de Zuylen, qui devint Mme de Charrière, l'auteur des *Lettres écrites de Lausanne*, de *Caliste*, des *Lettres Neufchâteloises*, etc , et qui eut cette heureuse fortune d'être beaucoup aimée, et de son vivant et après sa mort. Elle a inspiré Sainte-Beuve, Gaullieur, Benjamin Constant, et M. Philippe Godet vient de lui consacrer deux volumes d'un intérêt soutenu : *Madame de Charrière et ses amis*, Genève 1906

Cette esquisse, gardée par De La Tour, ne donne pas grande idée de la physionomie du modèle. Elle a servi pour le portrait définitif qui est maintenant en la possession de Mme la comtesse de Saint-Georges, née de Tuyll, arrière-petite-nièce de Mme de Charrière, portrait dont une bonne reproduction en couleurs sert de frontispice au livre de M Godet. Mais ni ce portrait, ni le buste de Houdon, ni d'autres œuvres ne nous peuvent convaincre de la beauté physique de Belle de Zuylen. M Philippe Godet plaide le charme, soit ! Au surplus, il ouvre son livre par cette déclaration : « Voici vingt ans que j'aime Mme de Charrière », et cela explique tout. E. F.

Dimanche matin (septembre 1766).— « Depuis quinze jours, je passe toutes les matinées chez mon oncle et j'y dîne avec La Tour, quand il a travaillé deux ou trois heures à mon portrait. Je ne m'ennuie point, parce qu'il sait causer ; il a de l'esprit, et il a vu bien des choses, il a connu des gens curieux ; d'ailleurs, nous avons compagnie. Je lui donne une peine incroyable, et

quelquefois il lui prend une inquiétude de ne pas réussir qui lui donne la fièvre, car absolument, il veut que le portrait soit moi-même ». (Lettres de *Belle* à Constant d'Hermenches).

25 septembre 1766. — « .... Mon portrait de La Tour a été admirable, nous pensions toucher à une ressemblance parfaite, tous les jours nous pensions que ce serait la dernière séance ; il n'y avait qu'un rien à ajouter aux yeux. Mais ce rien ne voulait pas venir, on cherchait, on retouchait, ma physionomie changeait sans cesse ; je ne m'impatientais pas, mais le peintre se désolait, et à la fin, il a fallu effacer la plus belle peinture du monde, car il n'y avait plus ni ressemblance ni espoir d'en donner. Cependant, il recommence tous les matins et ne me quitte pas de tout le jour non plus que son ombre. Heureusement, il est fort aimable et raconte mille choses curieuses. Le voilà qui lit dans ma chambre à côté de moi ; je n'avais que ce moyen pour qu'il me laissât écrire. Il a fait un excellent portrait de mon oncle et vivifié celui que j'avais fait autrefois de ma mère, de sorte qu'il est charmant et me fait un plaisir infini (Lettres de *Belle* à Constant d'Hermenches).

7 octobre 1766.— «... Il n'y a qu'à prendre garde quand on me parle de ressemblance : je suis devenue d'un orgueil insupportable là-dessus depuis que La Tour voit souvent Mme d'Etioles (la marquise de Pompadour) dans mon visage et la belle princesse de Rohan dans mon portrait. Depuis deux mois, il en est au second et me peint tous les matins toute la matinée, de sorte que je ne fais rien du tout que m'informer de la cour de Versailles et de toutes sortes de choses de Paris. Nous parlons aussi raison : c'est un homme d'esprit et fort honnête homme. J'ai dit le second portrait : je veux dire le second *achevé* ; je vous ai dit, je crois, que le premier était détruit. J'espère qu'il laissera vivre celui-ci ; car en vérité, il vit ; l'effacer serait un meurtre. Sa manie, c'est d'y vouloir mettre tout ce que je dis, tout ce que je pense et tout ce que je sens, et il se tue. Pour le récompenser, je l'entretiens quasi toute la journée, et ce matin, peu s'en est fallu que je ne me laissasse embrasser ». (Lettres de *Belle* à Constant d'Hermenches).

Après son mariage avec M. de Charrière, Belle fit un voyage à Paris. Elle écrit à son frère (25 avril 1771) : « J'ai une grande impatience de vous revoir et, en vérité, je n'ai pas un trop grand attachement pour Paris... Je peins chez La Tour, et je sens que ce ne sera qu'avec chagrin que je dirai adieu à ses instructions... Mais je partirai de bonne grâce quand ou voudra : pendant le voyage, je ne regretterai que La Tour, et quand je serai auprès de vous, je ne regretterai plus rien et ne sentirai que de la joie ».

48. **Un inconnu.** Esquisse pour un portrait d'homme dont la préparation est cataloguée sous le nº 86.

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m32.

49. **Mme Masse.**

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m30.

« Je donne et lègue... plus à ma cousine Charles Masse, veuve de M. Jean-Robert Dorison, demeurante à Paris, rüe des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, au coin de la rüe de l'Arbre-Sec, nº 251, la somme de trois mille livres tournois une fois payée;

« .. plus à ma cousine Masse, veuve de M. Carminati, demeurante à Bordeaux, près la Comédie, nº 46, la somme de trois mille livres tournois une fois payée. »

(*Testament* de Jean-François De La Tour du 20 septembre 1806).

Il est vraisemblable que ce charmant portrait traditionnellement connu sous ce nom : *Mme Masse*, est celui d'une des parentes de De La Tour couchées sur le testament de son frère.

Comparez tous les sourires de femmes de La Tour, aucun n'est banal ; chacun est personnel, appartient à la personne, dessine et souligne un peu de son caractère, de son humeur, de son intelligence, de son âme, de son cœur. Voyez par exemple, à Saint-Quentin, l'opposition de ces deux femmes qui sourient à côté l'une de l'autre : dans l'une, Mme Massé (*sic*), c'est le demi-épanouissement fin, délicat, voluptueusement spirituel, de cette quarantaine, qui est l'âge d'accomplissement de la femme

du XVIIIe siècle, un sourire noyé comme dans une douce réminiscence, répandu sur tout ce visage grassouillet, se continuant dans le riant modelage des fossettes des joues, mouillant presque la tendre gaieté des yeux ; et à côté, quel contraste dans ces lèvres de jeune fille poupine, innocentes, moutonnières, ingénues, ouvertes à l'ignorance de la vie avec un sourire qui a la pure effronterie des dix sept ans ! (no 62). — Là, comme dans tous les portraits de femmes, La Tour se montre le dessinateur le plus exquis de la plus fine expression féminine : de la bouche. E. et J. DE GONCOURT, *L'Art du XVIIIe siècle.*

50. **Un inconnu.** Préparation pour un portrait d'homme.

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m32.

Le vicomte de Reiset croit reconnaître dans cette préparation Jean-Henri du Liège, son trisaïeul, dont il possède, au château de Vic-sur-Aisne, le portrait définitif : « Le pastel, dit-il, est fondu et adouci ; les lignes droites et anguleuses du croquis de Saint-Quentin sont devenues plus moelleuses et la bouche a perdu de son expression sarcastique. Le portrait est de trois quarts. Le peintre, sans doute, avait trouvé la pose plus avantageuse pour son modèle et renoncé au profil du premier jet. » La petite fille de Jean-Henry du Liège, Anne de Fromont, épousa le lieutenant-général vicomte de Reiset, grand-père du vicomte actuel de qui nous tenons ces renseignements. E. F.

51. **Le duc de Bourgogne,** fils aîné de Louis, Dauphin de France et de la Dauphine Marie-Josèphe, 13 septembre 1751— 22 mars 1761.

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m32. Salon de 1761.

M. de la Tour est un de ces artistes célèbres, dont le nom suffit pour garantir l'excellence de leurs ouvrages. Avec la ressemblance, il donne tant de vie à ses portraits que celui de *M. le Duc de Bourgogne* a renouvellé dans tous les cœurs la douleur dont la France a été pénétrée à la mort de ce Prince qui en était devenu l'amour. Les connoisseurs regardent les Portraits de Madame la *Dauphine* et celui de M. le comte *de Lusace* (Xavier de Saxe), comme le *Nec plus ultra* du *Pastel*.. On

trouve dans les portraits peints par *M. de la Tour* ce que, d'après les Grecs, les Latins ont appelé *mens oculorum*, ce qui fait qu'on croit presque y lire jusques aux pensées des personnes qui y sont représentées. (*Mercure de France,* octobre 1761).

Le duc de Bourgogne était ce que Marie-Josèphe avait de plus cher au monde : elle l'appelait son chou d'amour. Cet enfant, mort dans sa dixième année, donnait les plus belles promesses ; il fut vraiment le Marcellus de cette race des Bourbons qui allait finir avec ses frères : Louis XVI, Louis XVIII, Charles X. Bien que fort jeune, il avait assez souffert pour montrer des qualités supérieures. Il était tout à la fois intelligent, fin, courageux, autoritaire, violent : ces défauts toutefois étaient tempérés par une raison au-dessus de son âge et, en maintes circonstances, il se fit la leçon à lui même. La fierté semble avoir été la dominante de son caractère ; mais il avait beaucoup de discernement, et il était bon, moins par faiblesse que par devoir, peut-on dire ; il semblait « né pour aimer vingt millions d'hommes et non cinq ou six personnes »; en un mot, il avait l'âme royale et paraissait digne d'occuper le trône qui lui était destiné... Parmi les quatre gentilhommes de la manche du jeune duc de Bourgogne figurait le marquis de La Haye capitaine de cavalerie, pour lequel le duc de Bourgogne avaie une tendresse particulière. Il jouait une fois seul avec lui. Le marquis voulut le placer sur un grand cheval de carton, et le laissa tomber très lourdement. La Haye demanda le silence au jeune prince qui tint parole et ne parla jamais de cet accident. Il ne divulgua pas le nom de celui qui était l'auteur involontaire de cette chute, cause de sa longue maladie et de sa mort. Il garda le secret au fond de son cœur, ne voulant pas nuire à un homme qu'il aimait. Le marquis de La Haye, peu après, rentra dans le service actif : il fut tué à la bataille de Minden (1er août 1759). Le prince eut beaucoup de chagrin de cette mort. CASIMIR STRYIENSKI, *La mère des trois derniers Bourbons.*

52. **Mme du Barry** (?).

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m32.

Le manque de certitude de cette attribution ne nous a pas incité à faire des recherches sur les rapports qui ont pu exister entre Anne Béqus, faite comtesse du Barry, et notre pastelliste. Quoiqu'il en soit, cette esquisse fatigué e révèle l'incontestabl beauté du modèle. E. F.

53. **Le prince Clément de Saxe.**

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m32. Salon de 1763.

« Legs du prince Xavier : Le portrait du prince Clément peint par La Tour » (*Inventaire* de la Dauph'ne Marie-Josèphe, 1767).

Clément, le plus jeune des fils d'Auguste III, roi de Pologne, électeur de Saxe, était né le 28 septembre 1739. Il essaya de la carrière des armes, puis il se destina à l'Eglise ; il avait déjà reçu les ordres mineurs quand il arriva à Versailles, le 15 octobre 1761 pour revoir sa sœur, la Dauphine Marie-Josèphe et quêter un évêché. Il y parut sous le nom de comte de Misnie comme son frère y avait été reçu sous le nom de comte de Lusace, l'étiquette s'opposant à ce qu'il fût traité comme altesse royale, le trône de son père étant électif. Après avoir été évêque de Freysingen, le 18 avril 1763, de Ratisbonne, le 21 avril 1763, et coadjuteur de l'évêché d'Augsbourg, le 5 novembre 1764, le prince Clément fut archevêque électeur de Trèves ; il quitta cette ville en 1794, quand les Français en prirent possession, et mourut le 27 juillet 1812. E. F.

Voici la relation que la Dauphine envoie à Xavier (le frère par excellence), alors en campagne, de la réception à Versailles du prince Clément :

« M. l'abbé comte de Misnie est arrivé aujourd'hui à 1 h. 1/2. J'ai été dans une surprise que je ne puis vous dire de retrouver en lui votre portrait au naturel ; à la belle couleur de cheveux près (Xavier était très blond) ; je vous assure que l'habit ecclésiastique vous sied très bien, ainsi vous pourrez le prendre quand il vous plaira ; mais je ne reviens pas de la ressemblance avec vous, car assurément on ne pouvait pas s'y attendre à la figure qu'il avait quand je l'ai quitté ; ce n'est pourtant pas un démérite pour lui à mes yeux Il me semble que le comte de Misnie n'est pas plus court à son dîner que le comte de Lusace,

ainsi je m'en vais le faire dépêcher. J'aime bien l'abbé, mais rien n'égale la tendresse que j'ai pour le frère par excellence. » (*Archives* de Dresde, IV, octobre 1761).

Clément assiste, à Versailles, au baptême des enfants de France qui a lieu le 18 octobre. Le duc de Berry est nommé Louis-Auguste, le comte de Provence, Louis-Stanislas-Xavier, le comte d'Artois, Charles, et Madame, Marie-Adélaïde-Clotilde-Xavière. Le jeune abbé passe son temps le plus agréablement du monde, il visite avec intérêt Paris, Trianon, Marly. La Tour fait son portrait, c'est une gracieuseté de Marie-Josèphe. « Il est vrai qu'il m'en coûte cher, dit-elle, car il (La Tour) me peint en même temps ». CASIMIR STRYIENSKI, *La mère des trois derniers Bourbons.*

54. **Une inconnue.** Préparation pour un portrait de femme.

Largeur : 0m30. — Hauteur : 0m38.

55. **Un inconnu.** Préparation pour un portrait d'homme.

Largeur : 0m30 — Hauteur : 0m38.

56. **Une inconnue.** Préparation pour un portrait de femme.

Largeur : 0m30 — Hauteur : 0m38.

57. **Le bailli de Breteuil.** Préparation pour un portrait qui figura au Salon de 1757.

Largeur : 0m30. — Hauteur : 0m38.

58. **La dauphine Marie-Josèphe.** Préparation pour le grand portrait de Dresde conservé dans la collection dite de la « Secondogeniture » et appartenant au prince héritier de Saxe.

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m32.

Marie-Josèphe de Saxe, fille d'Auguste III, roi de Pologne, électeur de Saxe, mère de Louis XVI, Louis XVIII et Charles X et de ce charmant duc de Bourgogne (n° 51 de la collection), sœur du prince Xavier (n° 3 de la collection), du prince

Clément (nº 53 de la collection), de la princesse Christine (nº 45 de la collection), nièce de la main gauche du maréchal de Saxe (nº 26 de la collection), était née à Dresde le 4 novembre 1731 ; elle fut mariée à Louis, dauphin de France, (nº 35 de la collection) par procuration le 10 janvier 1747. Son premier portrait, dont une répétition fut envoyée à Dresde, est du mois d'avril de la même année. Sur cette véritable « perfection morale », consultez : Casimir Stryienski, *La mère des trois derniers Bourbons*, Paris 1902, ouvrage d'une documentation remarquable auquel sont empruntés les documents et renseignements qui suivent. E. F.

« La princesse de Saxe avait quatorze ans et trois mois quand je suis parti de Dresde ; elle était de la taille de Mme de Pons et promettait de croître encore ; elle est blonde d'une couleur qui ne m'a pas paru suspecte. (Le Dauphin était veuf de l'infante Marie-Thérèse qui était rousse et l'avait caché soigneusement, dit d'Argenson). Elle a les yeux bleus, grands et ouverts, assez ordinairement battus, le nez un peu gros, la bouche et les dents ni bien ni mal; le teint assez blanc, mais un peu brouillé et quelques taches de rousseur La taille m'a paru bien, le port assez noble et agréable, un bon maintien, assez de physionomie. C'est en total une figure qui, quoique point jolie, n'a rien de choquant ni de rebutant, et ne déplaît pas. Quant à l'esprit et au caractère, il n'y a que du bien à en dire : elle est douce, polie, prévenante, attentive, parlant à propos pour dire des choses obligeantes. Elle a eu une très bonne éducation, elle a l'esprit orné, un enjouement naturel, beaucoup de pénétration et de jugement.

« Elle aime la lecture plus pour son instruction que pour son amusement. Elle est occupée de ses devoirs de préférence à tout. C'est la favorite de la Reine sa mère, comme sa sœur aînée, future épouse de l'électeur de Bavière, l'est du Roi son père. »

(*Lettre* du comte de Vaulgrenant, ministre du roi de Pologne à Versailles, ancien ministre de France en Saxe, au comte de Loss, remise au marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères, pendant les négociations relatives au mariage du Dauphin, Affaires étrangères, *Saxe* vol 35, 13 août 1746). Loos fit copier cette note que d'Argenson consentit à présenter au roi comme

une pièce anonyme qui avait été envoyée au ministre dans une enveloppe cachetée d'un cachet inconnu.

La Tour la peint au pastel et la représente vêtue très simplement d'une robe de chambre de damas blanc des Indes, elle est coiffée d'une petite cornette de nuit à rubans gris de lin ; la robe a des revers de dentelle d'or et des garnitures de soie assorties à celles de la cornette, et au corsage pend une décoration de diamants attachée par un nœud rose turc. La Dauphine regarde le spectateur d'un air mélancolique — l'expression des yeux bleus est assez vive, la bouche est mignonne, mais l'ensemble du visage reste un peu terne, malgré les quelques vives hachures qui modèlent la joue et le nez. Ce portrait est à Dresde, à la Galerie royale, dans cette coquette petite rotonde où se trouve réunie la collection des pastels; Marie-Josèphe fait pendant à Maurice de Saxe, également peint par La Tour, et ce voisinage lui fait tort. Autant la physiononie du guerrier est vivante, autant celle de sa nièce est figée. Mais c'est là une indication du talent très sincère de La Tour qui ne savait pas donner à ses modèles des grâces et des sourires de convention ; il a rendu avec sincérité tout ce qu'il y avait de chagrin à cette époque dans le cœur de la jeune princesse, et ce portrait reste un document de premier ordre. Il synthétise l'affliction de la Dauphine lors des premiers mois de son séjour en France. Trois ans plus tard, ce portrait fut envoyé à Dresde. Le comte Loos écrit à Bruhl le ministre d'Auguste III : « Quand au portrait, c'est une copie de l'original que M. de La Tour a faite par ordre de M. le Dauphin... C'est d'ailleurs sûrement le *plus ressemblant* que nous ayons jusqu'ici de cette princesse. »
CASIMIR STRYIENSKI, *La mère des trois derniers Bourbons.*

De La Tour fut le peintre préféré de Marie-Josèphe et il a fait d'elle un pur chef-d'œuvre (le portrait du Louvre, Salon de 1761, n° 79 de la Collection de Saint-Quentin) ; elle posa souvent devant lui et y fit poser tous ceux des siens qui vinrent à Versailles. Elle avait le goût très sûr, témoin cette lettre écrite au comte de Wackerbarth-Salmour, grand-maître de la garde-robe de S. A. R. le prince électoral de Saxe, en remerciement de quelques tableaux de Rotari, apportés de Saxe à Marie-Josèphe par le comte Vitzhum d'Eckstaedt :

« 21 octobre 1755.

« J'ai reçu avec beaucoup de plaisir, Monsieur, la lettre que « vous m'avez écrite par M. de Vitzhum qui m'a remis aussi « l'original du portrait de mon cher frère et les têtes du comte « Rotari ; il y en a quelques-unes dont les physionomies m'ont « paru fort jolies, mais si vous voulez que je vous parle fran- « chement ce n'est pas du tout là le goût de peinture que j'es- « time ; comme je ne me donne pas pour connaisseuse en fait « de peinture, je ne puis dire mon sentiment plus hardiment et « sans craindre de faire tort au peintre, d'autant plus que je « vous prie de n'en pas parler, mais je ne trouve pas le portrait « de M. le comte bien exact et *sa peinture me paraît trop léchée*, « ce n'est pas là, je crois, un terme de l'art, mais je n'en trouve « pas d'autre pour exprimer ce que je veux dire, j'aime mieux « un pinceau plus hardi. Vous vous moquerez sûrement de « mon bon goût et vous aurez raison. Je vous prie toujours de lui « marquer que je suis très obligée de ses têtes. »

« Je ne trouve pas le dessin bien exact » et « j'aime mieux un pinceau plus *hardi* », Marie-Josèphe pensait évidemment à De La Tour en formulant ces appréciations qui témoignent de son goût parfait. E. F.

59. **Monmartel.**

Largeur o^{m}24 — Hauteur : o^{m}32.

C'est le nom qui est écrit en haut de cette préparation. Or, le cadet des trois frères Pâris, Jean, seigneur de Montmartel, était né en 1690 et De La Tour fit son portrait en 1738, c'est-à-dire que le modèle était dans sa quarante-neuvième année, et ce n'est évidemment pas là l'âge du modèle dans la préparation cataloguée sous le n° 59. Au surplus, aucun des traits ne se rapporte au Montmartel de la grande gravure de Cathelin dont la tête a été prise sur le pastel de De La Tour. L'erreur, imputable peut-être à Jean-François De La Tour, est évidente. E. F.

60. **Mlle Camargo.** Elle était née à Bruxelles le 15 avril 1710,

Cette admirable gigotteuse,
Grande croqueuse d'entrechats,

où son père, Ferdinand de Cupis était maître de musique et de danse. Les Cupis descendaient d'une noble famille romaine. Un ancêtre de la célèbre danseuse, dit M. A. Pougin, s'étant fixé en Flandre, y épousa une jeune Espagnole de la famille Camargo dont il ajoutait volontiers le nom au sien. Marie-Anne Cupis, trouvant le nom de Camargo plus sonore, l'adopta en entrant au théâtre et sut le rendre fameux. Elle parut à l'Opéra pour la première fois en 1726. En 1828, parmi les *acteurs dansants* figurent un Camargo et un Dangeville. Sa sœur Sophie, de sept ans moins âgée qu'elle, était aussi à l'Opéra. Mlle Camargo est citée comme *première danseuse* en 1732 dans l'opéra de *Jephté*. Ses aventures galantes sont célèbres. Elle mourut à Paris, le 28 avril 1770.

Largeur : $0^{m}24$ — Hauteur : $0^{m}32$.

Ah ! Camargo, que vous êtes brillante !
Mais que Sallé, grands dieux, est ravissante !
Que vos pas sont légers et que les siens sont doux ;
Elle est inimitable et vous êtes nouvelle ;
Les Nymphes sautent comme vous,
Et les Grâces dansent comme elle.

Voltaire.

Une autre apparition de théâtre : sur un fond frotté de bleu vif, d'un bout de chevelure poudrée sortant d'un tire-bouchonnage de crayon noir, se détache une sèche petite figure, vivement martelée de tons bleus et roses qui la fouettent d'une vie rosée. Elle a le front spirituellement bossué, des sourcils noirs finement arqués, de ces yeux noirs qu'on appelait des pruneaux, un nez légèrement et délicatement busqué, une bouche sardonique, des traits affinés, ciselés et presque pincés, une charmante maigreur de l'ovale et la vivacité de teint d'un tempérament nervoso-sanguin : c'est La Camargo. E. et J. de Goncourt, *L'Art du XVIIIe siècle*.

Et la Camargo : « Mademoiselle Camargo ! la plus jolie figure, assurément de toute cette galerie : elle fut jeune et vigoureuse. elle faisait voir de la finesse sur un fond de gravité voluptueuse... La jolie fille, telle que je me l'imagine à dix-sept ans, quand le

comte de Clermont-Tonnerre l'enleva, la paya et en fit sa maîtresse ! ». MAURICE BARRÈS, *Trois stations, etc.*

61. **Marie Leszczynska,** reine de France. Etude pour le portrait officiel qui figura au Salon de 1748 et qui est maintenant au Louvre, sous le n° 27.518.

Largeur : $0^{m}24$ — Hauteur : $0^{m}32$.

Les vrais peintres de Marie Leczinska sont La Tour et Nattier. Seuls, ils l'ont vue dans son intimité, l'ont regardée vivre et lui ont inspiré assez de confiance pour qu'elle leur accordât de bonne grâce les vraies séances de pose familière et sincère. La Tour, avec son génie indépendant, son esprit et ses boutades, a dû amuser la Reine et lui plaire. Elle s'est placée devant ses pastels tout à loisir, en simple fanchon de dentelle, ayant jeté sur ses épaules un mantelet de chambre ruché et fanfreluché. C'est la toilette des femmes du temps qui ont quitté le rouge et ne cherchent plus à séduire que par leur esprit.

Le bon La Tour a subi quelque honnête enchantement, car aucun de ses modèles, ni la grande marquise, ni la belle Camargo, ni même mademoiselle Fel, ne paraît l'avoir mis en meilleure humeur. Il a marqué d'un crayon respectueux mais fidèle, les yeux irréguliers, les paupières plissées légèrement, et ce petit nez au spirituel retroussis, qui n'a rien, à vrai dire, de l'idéal du grand siècle. Qu'on ne s'étonne pas de trouver cette image de la reine Marie exactement transportée dans le tableau de Carle Van Loo ; le livret du Salon, où celui-ci expose au public sa toile somptueuse, nous apprend que « la tête est prise d'après celle qui a été peinte au pastel par M. de la Tour ». La Reine a jugé inutile qu'on refît ce qui avait été si bien réussi ; elle a pensé qu'il suffisait de recopier l'œuvre d'un artiste aussi parfait et qu'aucun désormais ne rendrait mieux les traits essentiels de son visage, les yeux de malice et les lèvres de bonté. PIERRE DE NOLHAC, *Louis XV et Marie Leczinska.*

62. **Une inconnue.** Préparation pour un portrait de femme.

Largeur : $0^{m}24$ — Hauteur : $0^{m}32$.

63. **Une inconnue.** Préparation pour un portrait de femme.

Largeur : $0^{m}24$ — Hauteur : $0^{m}32$.

Ce portrait était catalogué sous le nom de *Madame de la Boissière*. De La Tour a fait de M[lle] Gabrielle de La Fontaine-Solare de La Boissière qui devint M[me] de Sesmaisons, un très joli pastel dont la gravure par Petit est fort connue, (*La femme au manchon*) et qui fut exposé au Salon de 1738. Il est actuellement au château de Glisolles, au duc de Clermont-Tonnerre, en compagnie du portrait du président de Rieux, le plus grand effort pictural de De La Tour, et de celui de la présidente de Rieux, née de Boulainvilliers. Or, M[me] de la Boissière, mère de Gabrielle de la Fontaine-Solare, était également une Boulainvilliers. Seulement, elle était morte en 1729, âgée de trente ans, alors que De La Tour n'en avait que vingt-cinq. — E. F.

64 **M[lle] Dangeville.** Marie-Anne Botot-Dangeville, comédienne française, débuta au mois de janvier 1730, âgée de quatorze ans, dans le rôle de Lisbeth de la comédie *Le Médisant*. Morte à Paris, le 1[er] mars 1796.

Largeur : $0^{m}24$ — Hauteur : $0^{m}32$.

Une préparation moins avancée que celle de Saint-Quentin et que nous possédons avec le nom écrit par La Tour, nous permet d'affirmer que c'est *M[lle] Dangeville*. E. ET J. DE GONCOURT, *L'Art du XVIII[e] siècle*.

(Cette préparation a été vendue 8.100 francs à la vente de Goncourt, février 1897. Elle figure dans la collection du comte de Camondo).

Le dernier rôle créé par M[lle] Dangeville fut celui de la Marquise dans *l'Anglais à Bordeaux*, composé par Favart à l'occasion de la paix de 1763. L'actrice, dans toute la plénitude de son talent, y obtint un immense succès. Résolue cependant à se retirer, elle ne se laissa point ébranler par d'enthousiastes applaudissements. Peut-être avait-elle, suivant son dire, besoin de repos ; pour nous, les tracasseries dont l'impérieuse Clairon la rendit victime furent la cause principale de sa retraite. Telle parut l'opinion générale, tel aussi se manifesta le sentiment de M[lle] Dumesnil dans ses *Mémoires*, « Au reste, y lisons-nous à l'adresse de M[lle] Clairon, je ne suis ici que l'écho de la Comédie française... L'immortelle Dangeville, qui était si douce, s'écria,

en quittant par rapport à vous le théâtre dont elle aurait pu faire encore dix ans les délices : « Il n'y a plus moyen de vivre avec cette créature-là ! » CH. GUEULLETTE, *Acteurs et Actrices du temps passé.*

(Mlle Dangeville s'était retirée dans sa maison de Vaugirard en 1763. C'est là que le 15 août 1773, ses anciens camarades lui offrirent une fête célèbre à laquelle assista tout Paris).

Mlle Dangeville avait alors près de soixante ans, mais ne paraissait pas son âge. Rien d'étudié ne se faisait remarquer en elle ; ses manières étaient aisées, franches, naturelles, et accompagnées d'une sorte de modestie gracieuse dont l'attrait était indéfinissable. Qu'on se figure l'Elmire de *Tartuffe,* la bourgeoise décente et noble en même temps. Je ressuscitai sa jeunesse par la pensée, et je compris ses triomphes ; mais alors, son front, ses yeux, sa bouche, chacun de ses traits étaient délicatement assortis pour lui composer la physionomie la plus mobile et la plus piquante ; il y avait dans sa voix quelque chose d'attachant qui l'attirait; ses rides mêmes n'ôtaient pas sa grâce ; elles s'harmonisaient avec le pur ensemble de cette figure, et sans l'esprit et la gaieté qui pétillaient dans ses yeux, j'aurais été étonné que ce fût là une soubrette. (*Mémoires* de FLEURY).

65. **Une inconnue**. Préparation pour un portrait de femme.

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m32.

66. **Mlle Clairon** (?). Claire-Joseph Lerys, « fille illégitime de François-Joseph Désiré, sergent de la mestre de camp au régiment de Mailly, et de Marie-Claire Scanapiecq », ouvrière, née le 25 janvier 1723, à Condé en Hainaut.

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m32.

« Je donne et lègue... à Mlle Clairon, son portrait » (*Testament* de De La Tour du 20 février 1784).

« Je lègue... à Mlle Clairon, sa tête. » Testament de De La Tour du 20 octobre 1784.

Qu'est devenu le pastel de Mlle Clairon par La Tour, prêté en

1810 au tragédien Saint-Prix, amateur de tableaux, et que Naigeon, conservateur de la galerie du Luxembourg, réclamait en 1819 ? MONVAL, *Les Collections de la Comédie-Française.*

Le jour où ils furent brouillés à mort (la Clairon et le marquis de Ximénès), et où Clairon lui redemanda son portrait, le marquis le lui envoya avec ces vers :

Tout s'use, tout périt, tu le prouves, Clairon ;
Ce pastel dont tu m'as fait don
Du temps a ressenti l'outrage :
Il t'en ressemble davantage.

(Cité par EDMOND DE GONCOURT dans *Mademoiselle Clairon*).

De « Claire », elle fit « Clairon », qui est plus sonore, fut surnommée Frétillon par un pamphlétaire injurieux et ce surnom la suivit toujours. Elle débuta avec éclat dans *Phèdre* à la Comédie-Française, mena une vie de bâtons de chaise et mourut à Paris dans une profonde misère en février 1802.

On dit que c'est en voyant, d'une fenêtre de la chambre où sa mère la mettait en pénitence, Mlle Dangeville (n° 64 de la collection) prendre des leçons de danse, que la petite Claire sentit s'éveiller sa vocation d'actrice. Son talent fait de noblesse, de majesté et de la recherche intéressante et nouvelle du vrai, fut incontestable et incontesté. Ses mœurs, par contre, furent déplorables. Elle était de celles

à qui tout est de mise
Et changent plus souvent d'amant que de chemise.

Parmi ses innombrables amants, citons La Pouplinière (n° 11 de la collection) qui, toujours féru de musique, voulut en faire, mais sans aucun succès, une chanteuse d'opéra ; de Neuville (n° 20 de la collection), etc., etc.

Il serait téméraire d'affirmer que c'est bien là une préparation pour le portrait de Mlle Clairon, mais il y a grande apparence. E. F.

67. **Une inconnue.** Préparation pour un portrait de femme.

Largeur : 0^m^24 — Hauteur : 0^m^32.

68. **De La Tour**. Son portrait par lui-même.

Largeur : 0m30 — Hauteur : 0m38.

Ce qui me frappe tout d'abord dans cette tête de Picard agile, c'est qu'un tel homme devait être merveilleusement doué pour tous les arts manuels. Il voit les choses par le dehors, il excelle à saisir leur agencement. Certes il se préoccupe des pensées et des affections de l'âme, car il voit combien elles modifient les physionomies, mais il n'a pas l'amour de l'âme. Il ne s'émeut pas des passions qu'il épie. MAURICE BARRÈS, *Trois Stations de psychothérapie.*

Ils sont innombrables les portraits de La Tour par lui-même ; c'est par douzaines qu'il les faudrait compter, mais on les peut diviser en deux sortes : ceux où La Tour a voulu se représenter en gentilhomme brillant et à bonnes fortunes, sous l'habit de cour et de gala, en amoureux de Mlle Fel ; — les autres, tels que la préparation de MM. de Goncourt, la très belle esquisse du Louvre, celui coiffé d'un chapeau qu'a gravé Smith en 1771 et bien d'autres encore, où le commensal de Mme Geoffrin est bien aise de montrer cet éternel rire narquois que toutes les puissances en France, ni couronne, ni beauté, ni richesse, ne sont capables de brider. Mis DE CHENNEVIÈRES, *Portraits inédits d'artistes français*, 1853.

Le peintre s'est coiffé d'une toque d'atelier pour travailler sans perruque. Ce pastel porte des traces profondes de fixage, De la Tour a essayé d'une foule de mixtures pour assurer la durée d'œuvres dont Diderot lui prêchait à tort la fragilité : *Memento quia pulvis es*... Il gâcha ainsi nombre de portraits. Et le meilleur fixage était le soin qu'il apportait dans le choix de ses crayons et la manière dont il forçait la poudre coloriée à faire corps avec le papier. Certains pastels non fixés, mais intelligemment encadrés, conservés dans des appartements secs et exposés à une lumière douce, sont arrivés jusqu'à nous avec leur *pruine*, pourrait-on dire, et frais comme ne l'est plus aucun tableau du même temps peint à l'huile. E. F.

La Tour chercha toute sa vie la fixation du vernis. Dès 1747, l'abbé Le Blanc, dans sa *Lettre sur l'Exposition des ouvrages de peinture*, dit « que le vernis de La Tour fixe la durée du pastel

sans en altérer la fleur, et qu'il est à espérer que ses ouvrages dureront autant que les choses humaines peuvent durer ». La même année, Lieudé de Septmanville, dans ses *Réflexions nouvelles d'un amateur*, dit : « Il est vrai que M. de La Tour s'est donné la torture pour trouver un vernis qui lui a manqué totalement et qui lui a gâté totalement quantité de tableaux. On n'ignore pas qu'il a offert une somme d'argent au sieur Charmeton, qui s'est flatté d'avoir trouvé la façon de fixer le pastel. On convient qu'il a découvert par ses soins quelque *corps subtil* avec lequel il prétend donner plus de consistance à cette façon de peindre. » Cette fixation est, du reste, la grande recherche de tout le siècle. Dans ce goût et cette mode du pastel qui « met les crayons de couleur à la main de tout le monde », aux mains des hommes, des femmes, du chevalier de Boufflers et de Mme Charrière, qui peuple les expositions de la place Dauphine des pastels des Montjoie, élèves de La Tour, il y a une émulation d'inventions, de procédés, de secrets, pour assurer un peu de durée à cette peinture fragile. De 1708 à 1773, ce n'est, dans l'*Avant-Coureur*, qu'annonces de découvertes : les demoiselles Beauvais préviennent le public qu'elles ont trouvé un secret pour fixer le pastel sans altérer la beauté et la vivacité des couleurs ; un sieur Mauge entretient le public, dans une longue lettre, sur un nouveau procédé ; un sieur Bréa déclare qu'on peut passer, sur les pastels fixés par lui, la main, même la pierre ponce. M. de Saint-Michel, gentilhomme piémontais, peintre du roi de Sardaigne, muni d'un certificat de Cochin, se vante d'être parvenu à fixer le pastel d'une manière inaltérable, et d'avoir trouvé la composition d'un pastel très beau. Il propose son secret à mille souscripteurs, à raison de trois louis, en échange desquels ils recevront chacun un livre qui contiendra les fameuses recettes. On donne le procédé du prince de San-Severo, qui consistait à employer la colle de poisson. On indique un autre moyen de fixation, qui est de couvrir tout le pastel de poussière de gomme arabique passée au tamis, de dissoudre cette poussière avec de la vapeur d'eau chaude, et de recouvrir cet enduit d'une couche de vernis à l'huile. M. Monpetit attaque tous ces procédés, qui ont le défaut de brunir et de charger les tons du pastel, et renvoie à l'invention de Loriot, qu'il regarde comme la meilleure. Enfin le secret de Loriot est

divulgué et publié en 1780 par Renou, secrétaire de l'Académie royale de peinture.— Quant au secret de La Tour, dont on peut étudier l'effet à Saint-Quentin, il est encore enfermé dans une lettre autographe du peintre, que M. Villot devait publier. E. et J. de Goncourt (Note de *L'Art du XVIIIe siècle*).

69. **Mlle Fel.**

Largeur : 0^m^24. — Hauteur : 0^m^32. Salon de 1757.

Le portrait du fameux médecin M. Tronchin, et celui de Mlle Fel, célèbre actrice de l'Opéra, ont réuni tous les suffrages. (*Correspondance* de Grimm, 1757).

Le modèle du chant Mlle Fel fait tant de plaisir à la voir si bien représentée, qu'on se sent plus vivement pressé du désir de l'entendre. (*Article* de l'abbé Le Blanc dans le *Mercure de France*, 1757).

« Je donne et lègue... à Mlle Fel, tous les meubles, glaces, sièges, « tableaux, etc., qui sont dans mon petit appartement (de Chail- « lot), le grand télescope excepté, lesquels effets seront, après « son décès, au cousin Dorizon ou appartiendront à ses enfants, « s'il n'existe plus. » (*Testament* de De La Tour, du 9 février 1784).

« Je donne et lègue... à Mlle Fel tout ce que j'ai à Chaillot « (mon grand télescope excepté devant être tiré au sort), le piano- « forte, les glaces, meubles et ceux de domestiques. Tout sera « reversible après mon décès au cousin Dorizon, etc. » (*Codicille* du 20 février 1784).

« Du mardy trente et un octobre mil sept cent treize, a esté « baptisée Marie, fille légitime de Henry Fel, organiste, et de « Marie Deracle, paroisse Ste-Eulalie. Parrain : Jean Mary Fel ; « marraine : Marie Quesnel ; nasquit le 24 de ce mois à une « heure après minuit.

« *Signé :* Fel, parrin (*sic*) ; Marie Quesnel. »

(*Archives municipales de Bordeaux*. Acte relevé par M. Arthur Pougin).

Fel, petite fille, mais grande musicienne, chantant fort bien l'italien. Elle n'est point jolie, cependant on la dit maîtresse de M. le duc de Rochechouart.

Entrée à l'Opéra en novembre 1734, à 1,050 livres d'appointements sans gratification. A signifié son congé le 18 juillet 1735 et a quitté le dit jour. Est entrée à Pasques 1736 sur le pied de 1,200 livres et 300 livres de gratification. A quitté l'Opéra en 1759. Son traitement comme premier sujet s'élevait à 3,000 livres d'appointements et 1,000 livres de gratification. A été mise à la pension de 1,000 livres et 500 livres de gratification annuelle. (*Détail de La régie actuel de l'Académie royale de Musique,* etc., manuscrit ayant appartenu à Fétis en 1865, copié par Ch. Nuitter, *Archives de l'Opéra*).

Le nom de Mlle Fel inspire une joye secrette. On se représente sur le champ une Actrice merveilleuse. On se dit avec satisfaction : la voix de Mlle Fel est d'une précision admirable et d'une légèreté singulière. On fait plus, on vole à l'Opéra lorsqu'elle chante ; on la trouve toujours nouvelle, toujours brillante... Il n'y a point d'opéra du grand Rameau que cette Fée n'embellisse, et je juge, à l'air satisfait dont elle chante sa Musique, qu'elle lui donne la préférence sur toute autre. etc. DAQUIN, *Siècle littéraire de Louis XV*, 1re partie, 1752.

De La Tour venait d'avoir cinquante ans — c'était en 1754 — quand il se lia avec la chanteuse Marie Fel, qui avait dépassé la quarantaine.

Le pastel de Saint-Quentin est le premier jet du portrait de Mlle Fel qui fut exposé au Salon de 1757 et dont on ne sait où il est.

Les Goncourt, devant la préparation de Saint-Quentin, en ont fait cette description : « Tête étrange, imprévue et charmante, qui semble dépaysée là, au milieu de cette galerie de femmes du XVIIIe siècle, avec son front pur, ses beaux sourcils, la langueur de ses grands yeux noirs veloutés de cils dans les coins, son nez gros, ses traits droits, sa bouche paresseuse, son ovale long, tout cet ensemble de physionomie exotique si bien couronnée par cette coiffure ; un mouchoir de gaze liséré d'or coupant le front de travers, descendant sur l'œil droit, chatouillant une tempe, et remontant sur le bouquet de fleurettes piqué à l'autre ; ainsi, l'on se figurerait une Levantine apportée d'Orient sur une page de l'album de Liotard ; ou plutôt telle on rêverait l'Haydée de Don Juan ».

De La Tour avait tout simplement et parce qu'elle lui avait plu en cet accoutrement, fait poser son amie dans le costume d'*Amélite*, héritière du trône de Bactriane, de l'opéra de *Zoroastres*, paroles de Cahusac, musique de Rameau, représenté pour la première fois le 5 novembre 1745 et repris le 19 janvier 1756.

Après vingt-trois ans de succès, Fel se retira du théâtre, en 1758, mais elle resta attachée au fameux Concert spirituel des Tuileries.

Le policier Meunier dressant, au mois de septembre 1762 et pour le roi qui s'amusait de ces rapports, l'état des artistes de l'Opéra, avec leurs âge et demeures, le nom de leurs entreteneurs et ceux de leurs greluchons, écrit : « La demoiselle Fel... est petite, brune, âgée de 33 à 34 ans (elle en avait trente-neuf), la peau noire, généralement laide ; elle n'en veut rien croire, cependant elle a la voix belle. On assure qu'elle va se marier avec Cahusac... »

C'était, en effet, le désir ardent de Cahusac. Fel refusa, et le pauvre faiseur de livrets d'opéra devint fou. — Grimm aussi avait eu son accès, et il faut lire le récit impayable de son aventure au livre VIII[e] des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau.

Cahusac enfermé, Grimm rebuté, De La Tour vint et fut agréé. En 1754, la renommée du pastelliste était à son comble. Il logeait au Louvre et Fel rue Saint-Thomas-du-Louvre, c'est-à-dire tout proche. Il avait mille occasions de la voir, ne fût-ce que chez La Pouplinière qui organisait des dimanches de musique en son château de Passy et y invitait toutes sortes de gens.

De La Tour plaisait aux femmes. Il était net, propre sur soi, leste en ses propos, et enfin il avait ce que les femmes devinent tout de suite chez l'homme : le goût très vif d'elles. Ses modèles en raffolaient. M[me] Barbaut-Gély lui écrivait : « Il y a longtemps que vous êtes mon héros et que je désirois vivement d'estres à vous ou de n'estre à personne ». Et M[me] Thélusson, la femme du banquier de la reine : « Mon mari part demain matin et vous ferez, monsieur, une très bonne œuvre en me faisant l'amitié de venir dîner avec moi ».

De plus, De La Tour était riche. Il barbouilla beaucoup de

testaments et mourut intestat. Dans l'un, daté de 1768, il dresse l'état de sa fortune, presque toute en viager, et qui ne se monte pas à moins de 19,750 livres de rentes, plus une superbe argenterie et des bibelots précieux. Cela représentait déjà, et il n'avait pas dit son dernier mot, un capital de 400,000 livres gagné à faire des portraits !...

De La Tour avait son logement officiel au Louvre, chez le roi, mais il louait, depuis 1750, à Auteuil, une maison qu'il finit par acheter et revendit, en 1750, à Mme Helvétius. Fel, de son côté, avait acquis, en mai 1758, du conseiller au Parlement Cochin la jouissance, sa vie durant, d'une maison sise au village de Chaillot, tout près d'Auteuil.

La liaison du peintre et de la chanteuse, acceptée par la famille de De La Tour, dura jusqu'à la folie déclarée de celui-ci. Fel l'avait pris tout-à-fait avec elle à Chaillot en avril 1784. Mais la situation devenant intenable, elle avertit le frère de son vieil ami qui le vint chercher incontinent, en compagnie de son cousin, M. Cambronne-Huet, échevin, et le ramena à Saint-Quentin où il mourut le 17 février 1788.

Il est intéressant de donner ici quelques extraits des lettres de Mlle Fel, dont les autographes ont été offerts par Ch. Desmaze à la ville de Saint-Quentin.

La première, I, est adressée à De La Tour qui habitait alors, on vient de le voir, sans préjudice de son logement du Louvre, sa maison d'Auteuil (emplacement du n° 59 actuel de la rue d'Auteuil). Mlle Fel avait loué non loin, à Chaillot. Les lettres suivantes, II, III, IV, de même que la note de renseignements pour une biographie, sont adressées à Jean-François De La Tour, frère du père de l'artiste, chevalier de Saint-Louis, retiré du service à Saint-Quentin, sa patrie. La lettre VI est adressée à M. Cambronne-Huet. E. F.

I

Je me suis mise, mon tres cher voisin, dans les détails de notre dinné, jusqu'au coû et pour que vous sachiés ce qu'il en coute de donner a manger aujourdhuy, je vous envoye la feuille, qui ne ressemble nûllement à celle des bénéffices. Vous n'y trouveres point de vin de liqueur, attendu que nous faisons

cette dépense en comun. Vous saures actuellement ou peuvent aller vos dinners, car j'ai mis l'attention la plus scrupuleuse a tout voir, et tout scavoir. Je puis vous assurer, mon tres cher voisin, que je n'en ferois pas tant pour moy. Je vous souhaitte le bon soir, et je vous embrasse du fond de mon cœur. Fel.

A Chaillot, ce jeudi.

J'ai pris de la mâne ce matin pour me délivrer de mes lenterneries, je me trouve mieux. (*Billet* à M.-Q. De La Tour).

II

J'ai été fort aise, Monsieur le Chevalier, d'apprendre que vous avez traversé les forêts sans accident, ainsy que la réception que vous avait fait le pauvre voisin (Maurice-Quentin). Il n'a rien de foû dans le procédé. Je suis même tentée de croire que notre absence la jetté dans des rééfléxions, qu'il a eû le tems de digérer, et que se voyant dans votre dépendance il aura senti qu'il avoit le plus grand interêst a vous ménager. Quand a la petitte diette qu'il a voulu faire ne le contraignes pas ; je luy connois des habitudes sur cela : lorsqu'il sentoit son estomac trop occupé, il étoit quelquefois 2, ou 3 jours sans manger. Adieu, Monsieur le chevalier, je me suis acquittee de tous vos complimens, faittes passer les miens a Mr l'abbé Duliège, et aux amis qui veullent bien se souvenir de moy, receves sans céremonie l'assurance des santimens que je vous ay voües. Fel. (*Lettre* à Jean-François De La Tour, frère du peintre ; sans date, mais écrite évidemment peu de jours après la rentrée de De La Tour à Saint-Quentin, c'est-à-dire fin juin 1784).

III

Paris, ce janvier 1785.

J'ai reçû en incluse, Monsieur le chevalier, l'état des meubles dont votre honêtetté me laisse la jouissance ma vie durant. Je suis tres touchée des nouvelles offres que vous me faittes, mais, croyes, Monsieur le chevalier, que je ne me suis attendûe a aucunne marque de reconnoissance de votre part; n'ayant écouté que ma consciénce, qui est mon guide ordinaire, dans touttes les actions de ma vie. Quant à l'appartement que j'occupe à Paris,

qui me convient par la proximité de mes amis, mais qui est si triste, que si la partie que je ne connois pas l'est moins, je pourrai peut-être loûer le tout pour me sauver des boûes de Chaillot pendant l'hiver. Quand vous seres à Paris, je me décideray. Mr Dorizon a du vous mander, que d'apres l'avis qu'a donne Mr Paquier, pour les dangers, et le domage que la fumée pourroit causer aux pasteles de Mr de Latour, il est instant que vous veniés faire fermer les écartemens du mur, ainsy, je compte que cet accident vous déterminera a rendre possible votre petit voyage.

Receves les assurances des souhaits bien sinceres que je fais pour vous dans tous les tems, et du devouement parfait avec lequel je suis pour la vie,

Monsieur le chevalier,

Votre tres humble, et tres obeissante servante. Fel.

Tous nos amis me chargent de vœux et de compliments pour [vous]. Faittes passer les miens où vous êtes. (*Lettre* à Jean-François De La Tour).

IV

Paris, le 5 janvier 1788.

Je vous rend graces, Monsieur le chevalier, des vœux obligeans que vous formés pour moy, et leur sincerite, dont je ne saurois doutter d'après la connoissance que j'ai de votre caractère : je me flate aussy, que vous êtes bien persuadé que personne au monde ne désire plus que moy de vous s'avoir heureux, et tranquille.

Je suis charmée que la santé de votre pauvre frere (Maurice-Quentin) se soutienne ; il ne faut pas s'étonner si les forces diminuent à son âge ; le tems met à tout des proportions, il faut compter sur cela. Je crois pourtant qu'il seroit a propos de luy persuader que la Céleste (elle-même) trouve mauvais qu'il boive de son urine et qu'il s'obstine a être deux jours sans manger. Quand aux bénédixtions, je les crois aussi indifférentes que celles du pâpe, ainsy, vous pouves le laisses faire. Ce que vous me mandes de M. Ribert inspecteur des manufactures me prouve que ma réponce a croisé votre lettre. Il m'a écrit la lettre du monde la plus honnêtte, et j'ay eu lhonneur de luy repondre d'un facon tres détaillée que javois chante au Concert d'Amiens du

tems que M. Chauvèlin en étoit intendant : insi Monsieur le chevalier il a gagné la discrétion, et j'en suis bien aise; faittes luy mes complimens, et je vous prie tous de boire à ma santé. Vous connaissez mes sentimens, comme je n'ai pas envie d'en changer je suis sans cérémonie.

Monsieur le chevalier,

Votre tres humble, et tres obéissante servante. FEL. (*Lettre* à Jean-François De La Tour).

V

Un monsieur d'Argenville, conseiller du Châtelet, je crois, qui estimoit beaucoup votre frère, s'occupe depuis longtems a recueillir des anecdottes, pour satisfaire l'envie qu'il a d'ecrire la vie de son ami, pour mettre au grand jour ses vertus, et ses grands talents. J'ai creusé ma tête, monsieur le chevalier, pour luy en trouver, d'après ce qu'il m'a conté luy meme; comme son arivée à Paris, sa vie dissipée, le portrait de Mme Boulogne, la remarque du vieux Boulogne, beaupere de la dame, et grand peintre; il voulut connoître le jeune homme, on luy présenta; il le trainne par le collet de son habit, vis à vis du portrait, en luy disant regarde malheureux si tu es digne des dons que t'a fait la nature va tan dessiner si tu veux devenir un homme.

Je luy ai aussi raconte, d'après luy les portraits de M^r^ et Mme de l'Arenière, qu'il ne voulut livrer a moins de deux mille écus, en leur disant que les riches devoit payer pour les pauvres. Il m'a raconté aussi qu'en peignant les enfants de France a Meudon il avoit eu le courage de dire à M. le dauphin, que ses enfans étoit mal elevés. Il m'a raconté aussi que peignant M^de^ de Pompadour, le roy après l'affaire de Rosbach arriva fort triste, elle luy dit quil ne falloit point qu'il saffligeat, qu'il tomberoit malade, qu'au reste apres eux le deluge.

Latour retint le mot ; quand le roy fut party, il dit a la dame que ce mot l'avoit affligé, qu'il valoit mieux que le roy fut malade, que si son cœur étoit endurcy. Voila, Monsieur le chevalier, ce que ma tête a pû fournir d'anecdottes à M^r^ d'Argenville; si vous en avez que je ne connoisse pas, vous voudres bien me les envoyer, pour que je les luy fasse parvenir. Adieu. monsieur le chevalier, recevez sans cérémonie l'assurance des sentimens que vous me connoissez pour vous et qui dureront

autant que moi. Fel. (*Note* sans date à Jean-François De La Tour).

VI

Chaillot, le 8 juillet 1789.

Les précautions, Monsieur, que vous faittes prendre à M. le chevalier de Latour (Jean-François), s'accordent tout affet avec ma façon de pençer. Dans la crise où il se trouve, on ne s'auroit veiller de trop pres les inconveniens, et franchement, il es tems que le pauvre chevalier se mette en repos.

Je recevrai Mulér avec plaisir pour mon domestique, d'autant plus que j'étois décidée a renvoyer le mien, qui, comme je l'avois prevû, s'est crû un personnage, depuis qu'il a eu l'honneur d'en imposer à un fou (Maurice-Quentin). Je vais arrêtter les soins de mes amis, qui s'était enquêttes de me trouver un sujet tel qu'il le faut pour son bonheur, et le mien : Mulér me sert avec affection, qu'il ne se relache poin sur ses devoirs, il n'ora jamais envie de me quitter, car il trouvera ches moy de la justice, de l'humanité, une maison réglée, et beaucoup de tranquilité. Mes gages sont de cent Ecus, y compris son habillement, il sera blanchi, et les etrennes sont en proportion du meritte.

Si ma condition luy convient, M. le chevalier me l'envoyera avec un mot de lettre, pour me donner des nouvelles de M. de La Tour : j'orai un entretien avec luy, ou je déciderai le jour de son entrée ches moy, pendant que Muler se reposera, je me defferai de ma lourde bête.

Je vous prie Monsieur de continuer vos bon offices d'ami, et d'ami de la vérité ! qui a seu vous appercevoir, a du remarquer ces sentimens de votre cœur. J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération.

Monsieur,

Votre tres humble et tres obéissante servante. Fel.

Bien des choses je vous prie a M. le chevalier, et quoique je n'aye pas l'honneur d'être conüe de Mme Cambronne, jai celui de la saluer ainsi que toutte votre famille. (*Lettre* à M. Cambronne-Huet, juge-consul en charge à Saint-Quentin en Picardie).

La fin de Mlle Fel était restée jusqu'ici complètement mystérieuse. Grâce à des pièces d'archives heureusement retrouvées

et opportunément publiées par M. Prod'homme, le mystère est maintenant éclairci. L'une de ces pièces, relative à la maison dont elle avait acquis la jouissance sa vie durant, permet de fixer la date de sa mort d'une façon sinon absolument précise, du moins très approximative ; c'est une prescription du directeur de l'enregistrement, datée du 2 Floréal an II (21 avril 1794), et qui, en ordonnant d'établir l'état matériel de cette maison et d'en fixer la valeur locative, constate que « la citoyenne Fel est décédée depuis environ deux mois ». Elle serait donc morte sans doute entre le 15 et le 25 février 1794. Elle avait quatre-vingts ans accomplis et laissait comme héritière une nièce qui vivait avec elle. ARTHUR POUGIN, *Un chanteur de l'Opéra au XVIIIe siècle.*

70. **Tête d'étude.**

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m32.

71. **Tête d'étude.**

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m32.

Fragment d'une des grandes toiles de Paul Véronèse qui ont été détruites. Ce fragment provient du château d'Eu où De La Tour a dû le copier alors qu'il s'y était rendu sur la demande du duc de Penthièvre pour faire des portraits. Cette toile est entrée dans la famille de Chauvenet par suite d'un cadeau du duc.

72. **Une inconnue.** Préparation pour un portrait de femme.

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m32.

73. **Louis XV**, roi de France. Préparation pour le portrait du Louvre qui a figuré au Salon de 1745.

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m32.

.... ce Louis XV, fade et bellâtre, d'une facture monotone et sommaire, n'a jamais été de La Tour. A. PATOUX, *De l'authencité, etc.*

Un homme de ce temps déjà, comme nous en voyons au cercle, dans le monde... Quel abîme entre ce galant homme, d'élégance si fine, et ses prédécesseurs, que notre imagination ne peut se représenter. MAURICE BARRÈS, *Trois Stations de psychothérapie.*

Quand il est mandé pour faire le portrait du Roi, on l'introduit dans une pièce qui reçoit le jour de tous les côtés. *Ah !* s'écrie La Tour, *que veut-on que je fasse dans cette lanterne, quand il ne faut pour peindre qu'un seul passage de lumière ?* — Je l'ai choisie exprès à l'écart, répond Louis XV, pour ne pas être détourné. — *Je ne savais pas, Sire*, réplique l'artiste, *que vous ne fussiez pas le maître chez vous.* » Un jour, il fatiguait le Roi par l'éloge irritant qu'il faisait des étrangers. « Je vous croyais Français, dit le Roi. — *Non, Sire.* — Vous n'êtes pas Français ? dit le Roi d'un air surpris. — *Non, Sire : je suis Picard, de Saint-Quentin* ». (Anecdotes plus ou moins authentiques citées par les Goncourt, d'après Diderot et l'*Almanach littéraire de 1792*).

74. **La Marquise de Pompadour.** Une des études pour le célèbre tableau du Louvre qui figura au Salon de 1755.

Largeur : 0^m24 — Hauteur : 0^m32.

Voulez-vous la Pompadour vraie, celle de l'étude et non du portrait, la favorite bourgeoise, prise à cru et à nu, avant l'idéalisation du pastel officiel ? La voici, l'œil à fleur de tête, l'œil bleu de faïence, un duvet très marqué au-dessus de la lèvre supérieure, le teint sans jeunesse, brouillé, chlorotique, transpercé de bleuissements, *truité* comme dit une chanson du temps, avec du rose fané aux pommettes et du vermillon pâle sur la lèvre. E. ET J. DE GONCOURT, *L'Art du XVIIIe siècle.*

On a beaucoup écrit sur le tableau du Louvre et raconté sur pièces les négociations curieuses dont son exécution, son exposition et sa livraison furent précédées et suivies. Cette simple préparation ne nous paraît pas comporter d'autre développement. Cf. *Mme de Pompadour et De La Tour*, d'après des documents recueillis par Charles Magnier, Saint-Quentin 1904, brochure de 23 pages où l'auteur cite ou résume tout ce qui se rapporte

au portrait du Louvre. Les deux études de la collection de Saint-Quentin doivent dater de 1753 ; la favorite était dans sa trente-troisième année. E. F.

75. **Un inconnu**. Préparation pour un portrait d'homme.

Largeur : $0^{m}24$ — Hauteur : $0^{m}32$.

Ce portrait était donné pour celui du sculpteur René Frémin qui est au Louvre et qui a été gravé par Surugue le fils : aucune ressemblance. E. F.

76. **Une inconnue**. Préparation pour un portrait de femme.

Largeur : $0^{m}24$ — Hauteur : $0^{m}32$.

77. **Tête d'étude.**

Largeur : $0^{m}24$ — Hauteur : $0^{m}32$.

Les n°s 5, 28, 29, 31, 32, 71 et 77 sont des études faites par De La Tour s'essayant à peindre « en pastel » d'après des fragments de tableaux à l'huile, et pour les n°s 28 et 29 d'après deux des célèbres pastels de Rosa-Alba Carriera. De La Tour évidemment les avait gardées, ces études, soit qu'il les jugeât intéressantes par elles-mêmes, soit que, dans son esprit, un souvenir s'y rattachât. E. F.

78. **Mme Favart**. Marie-Justine-Benoîte Duronceray, née à Avignon, le 15 juin 1727.

Largeur : $0^{m}24$ — Hauteur : $0^{m}32$.

Cette figure ramassée sous cette ébauche de cheveux battus d'un flottement d'étoffe, ces yeux écarquillés, ce nez polisson, court, épaté, sensuel, ce retroussis d'une bouche habituée à jeter des lazzis au public, cette femme le masque effronté de la malice au village, — voilà Bastienne et Madame Favart. E. et J. de Goncourt, *L'Art du XVIIIe siècle.*

Et Madame Favart : « C'est la sottise de la spécialisation : sotte, irrémédiablement sotte, ne pouvant exprimer qu'un personnage étroit, qu'elle porte d'ailleurs à son intensité. Maurice Barrès, *Trois Stations de psychothérapie.*

Cette singulière tête grimaçante est assez différente du portrait que fit Vanloo ; elle est souvent copiée pour le compte de littérateurs ou d'amateurs de théâtre. Nous renvoyons à la biographie de Madame Favart par son bonhomme de mari, insérée dans les *Mémoires et correspondances littéraires, dramatiques et anecdotiques de C.-S. Favart*, Paris 1808. La page est à lire avec un sourire, surtout si, au courant des histoires galantes du XVIIIe siècle, on n'ignore pas que les persécutions dont le maréchal de Saxe poursuivit les époux Favart viennent d'un dépit amoureux après une intimité qui ne prête plus au doute et à laquelle « Mademoiselle de Chantilly », comme l'appelle toujours le vainqueur de Rocoux, voulut vertueusement se soustraire, mais trop tard ! E. F.

79. **La dauphine Marie-Josèphe.** Préparation pour le portrait du Louvre qui figura au Salon de 1761. Qu'on veuille bien se reporter au n° 58 de la collection.

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m32.

80. **D'Alembert.** Jean Le Rond (il avait été trouvé sur les marches de l'église Saint-Jean-le-Rond) d'Alembert, fils de Mme de Tencin et du commissaire d'artillerie Destouches, dit Destouches-Canon, qui pourvut à son éducation. 1717-1783.

Largeur : 0m21 — Hauteur : 0m32. Salon de 1753.

« Le portrait du deffunt sieur d'Alembert dans un cadre doré » (*Procès-verbal* des scellés après le décès de d'Alembert. *Archives nationales*).

Dans le plaisant de cette bouche, dans cette face fine et presque simiesque, dans l'ironie de ces yeux qui brillent sans point lumineux, ne retrouve-t-on pas le mystificateur grimacier, le mime philosophe du persiflage et des imitations, d'Alembert tout entier ? E. et J. Goncourt, *L'Art du XVIIIe siècle*.

Voici d'Alembert : « Assez en bois.... Je m'explique qu'il ait supporté si courageusement les traits même posthumes de Mlle de Lespinasse, et je comprends aussi qu'elle, si tendre, ait osé le ménager si peu : par tempérament, il devait souffrir moins

qu'aucun autre, car il avait des dispositions naturelles au dévouement ». MAURICE BARRÈS, *Trois stations de psychothérapie*.

D'Alembert avait la réputation d'un amuseur de société et chez Mme Geoffrin, il faisait des imitations d'acteurs qui obtenaient un succès étourdissant De La Tour qui poussait jusqu'à la manie le désir de peindre le moral de ses modèles, n'a donc pas manqué de donner à celui-là l'expression la plus finement hilare du monde. Le portrait achevé que notre pastelliste avait exécuté d'après cette préparation fut exposé en 1754. Cette année-là, De La Tour était à l'apogée de sa gloire. Au Salon de l'Académie royale, il n'avait pas exposé moins de dix-huit pastels, dont le portrait de d'Alembert. Ce portrait est surprenant, dit Grimm dans sa *Correspondance*, M. Marmontel a fait ces vers pour lui :

« A ce front riant dirait-on
Que c'est là Tacite ou Newton. »

« Le portrait de M. Dalembert est étonnant de ressemblance », écrivait Fréron dans son *Eloge du Salon*. Seul, un M. Gautier, dans ses *Observations sur la peinture*, n'était pas content : « Je ne saurais souffrir, écrivait-il, de peindre des académiciens, des philosophes, avec des affectations de joie, ainsi que dans le portrait de *Manelli* jouant le rôle de *l'impresario* : c'est encore plus mal fait de les mettre à côté l'un de l'autre ; car le portrait de M. Dalembert rit de même que celui de cet acteur des *Bouffons*, et on les voit du même coup d'œil ». Mais. bougre de pédant ! Manelli, c'est le bouffon qui rit pour faire rire, d'Alembert c'est le philosophe qui sourit parce qu'il est gai de nature et que la philosophie est une chose plutôt divertissante en soi. Quand d'Alembert mourut dans son logement du Louvre, ce fut le marquis de Condorcet qui fut à la fois son héritier et son exécuteur testamentaire. Le portrait lui revint donc et lui fut certainement précieux, car Condorcet consacra les plus belles pages sorties de sa plume à l'ami qu'il avait perdu et se fit l'éditeur de sa correspondance avec Voltaire. Puis, Condorcet fut décrété d'accusation, s'empoisonna ; ses biens furent vendus comme biens d'émigré. Sa veuve, née Sophie de Grouchy, obtint un arrêté de suspension et sauva le portrait de d'Alembert. Elle

mourut en 1820. Elle était la locataire, à Paris, d'un architecte, normand d'origine, Harou-Romain, dont la femme sollicita l'honneur d'avoir Mme de Condorcet pour marraine de l'enfant qu'elle allait mettre au monde en 1805. Une réelle intimité continua d'exister entre la famille Harou-Roumain et la veuve du célèbre penseur. En 1819, Mme de Condorcet écrivait à sa « chère Sophie », sa filleule, de presser son papa afin qu'il fasse des réparations à l'appartement qu'elle occupait rue de Penthièvre, n° 16. Elle donna à Harou-Romain différentes choses, entre autres le portrait de d'Alembert. M. Daniel Danjon, professeur à la Faculté de droit de Caen est le fils de la filleule de Madame de Condorcet et c'est lui le possesseur du portrait achevé de d'Alembert dont la préparation qualifiée d'admirable par les Goncourt est dans la collection de Saint-Quentin. E. F.

81. **Le Maréchal de Lowendal.** Ulric-Frédérick-Valdemar, comte de Lœvendal, né à Hambourg en 1700, mort à Paris en 1755. Il débuta à l'âge de treize ans dans la carrière des armes, servit en Saxe et en Russie. Le maréchal de Saxe l'appela en France, où Louis XV lui donna le grade de lieutenant-général. Il se distingua à Fontenoy et partout où il servit et commanda. La prise de l'imprenable Berg-op-zoom lui valut le bâton de maréchal. D'une intelligence très cultivée, Lœvendal était, de plus, un homme superbe et d'une force prodigieuse.

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m32. — Salon de 1748.

L'attribution de ce portrait restait douteuse, car presque rien n'y rappelle les traits du maréchal dans la superbe gravure de J.-G. Wille (1749) pour laquelle la tête a été prise sur le pastel de De La Tour. Cependant, une autre gravure, celle de Levesque, exécutée aussi d'après le pastel de De La Tour ne laisse aucun doute, quoique le modèle y soit sensiblement vielli, ce qui est imputable à la fois au procédé et à l'artiste. E. F.

82. **Mme Rougeau ou Rougeot.**

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m32.

Ne serait-ce pas Marie de la Bruyère de Clercy, mariée à

Claude-François Rougeot, ancien receveur général des Finances, morte avant 1762 (elle ne figure pas au mariage de sa fille, mais on ne donne pas la date de son décès)? Elle a eu pour fille Marie-Catherine-Julie Rougeot, mariée le 21 janvier 1762 à Très Haut et Très Puissant seigneur Louis-François de Lussan, marquis d'Esparbès, baron de la Roche-Bardigue, capitaine au régiment de Soissonnais-Infanterie et mort le 27 décembre 1764. (*Note* du vicomte DE REISET dans une lettre particulière).

83. **Un inconnu.** Préparation pour un portrait d'homme.

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m36.

Ce portrait était donné comme étant celui de Moncrif. Le rapprochement avec la gravure de Cathelin d'après De La Tour ne permet pas la confusion. E. F.

84. **La Marquise de Pompadour.** Préparation très effacée. Veuillez vous rapporter au n° 74.

Largeur : 0m24 — Hauteur : 0m32.

85. **La Dauphine et le duc de Bourgogne.** Veuillez vous reporter aux nos 58 et 51.

Largeur : 1m14. — Hauteur : 1m60.

Immense pastel. Mauvaise ébauche des figures. Composition encombrée d'accessoires mal rangés : buste de Louis XV, console, tenture, tabouret où jouent un chien et un chat, table chargée de livres à images. La Dauphine, en robe de velours rougeâtre, agrémentée de fourrures, assise, donne la main à son fils, tout vêtu de bleu, avec broderies à brandebourgs blancs, le cordon bleu en sautoir, son bonnet à plumes à la main ; la tête de la Dauphine et les bras ébauchés. Admirables lumières de velours dans la robe de la mère et dans le bleu de l'enfant, mais point d'effet. Un petit fond à droite presque grotesque : silhouette de soldat montant la garde, et au-delà des *remueuses* promenant des enfants. E. ET J. DE GONCOURT, *L'Art du XVIIIe siècle*.

Dans cette grande composition, la seule dont De La Tour ait vraiment voulu faire un tableau, tout ce qui est vivant : la

Dauphine qui semble s'apprêter à donner une leçon quotidienne à son fils, le duc de Bourgogne, le chien, le chat, le soldat de garde, les femmes qui promènent les frères et les sœurs du jeune prince, oui, tout cela est discutable ou même franchement mauvais ; aussi De La Tour n'a-t-il pas poussé plus loin l'essai fait sans doute à la demande de Marie-Josèphe et interrompu par la mort de son « chou d'amour ». Mais les accessoires : le buste de Louis XV, le portrait du Dauphin, le dessin représentant Marie Leszczynska, les panneaux de l'appartement, la draperie, le ton du tapis, tout cela se défend et est bien loin de manquer d'intérêt. E. F.

86. **Un inconnu.** Préparation pour un portrait d'homme.

Largeur : $0^{m}37$ — Hauteur : $0^{m}44$.

87. **Tête de bouffon.** Mauvaise copie, sans doute substituée à un original.

Largeur : $0^{m}29$ — Hauteur : $0^{m}39$.

ŒUVRES DIVERSES

Dans la troisième des salles consacrées à la collection De La Tour ont été réunies différentes œuvres appartenant à l'Ecole gratuite de dessin fondée par le peintre et dont quelques unes proviennent de son cabinet. Nous marquons d'un * celles qui valent un regard et faisons observer que certains de ces cadres ont été transportés provisoirement ou définitivement à l'Ecole de dessin.

88, 89. Pastels attribués à Vigé. 99. Esquisse de paysage trouvée derrière le pastel n° 86 de la collection. 91. Une chasse au tigre *, de Parrocel. 92. Une chasse au sanglier*, de Parrocel qui paraît inspirée par la Chasse au sanglier de Rubens. 93. De La Tour, gravure de Schmidt* d'après un pastel de De La Tour (*L'auteur qui rit*, Salon de 1737). Dans le catalogue de l'œuvre de Schmidt, on lit à propos de cette gravure : « De La Tour est représenté à mi-corps, regardant par une fenêtre sur laquelle il s'appuie, et montre de la main gauche une porte fermée qu'on voit dans le fond ; il a la mine riante. Derrière lui, il y a un chevalet. — Voici l'occasion qui lui donna l'idée de se peindre dans cette attitude : M. De La Tour avait parmi ses amis un certain abbé (l'abbé Le Blanc, n° 24 de la collection) qui venait le voir très fréquemment et passait souvent une partie de la journée chez lui, sans s'apercevoir qu'il l'incommodait quelquefois. Un jour, notre peintre, résolu de faire son portrait, avait fermé la porte au verrou afin d'être seul. L'abbé ne tarda pas à venir et à frapper à la porte. M. De La Tour, qui l'entendit, et qui était dans l'attitude de dessiner, fit le geste de pantomime que nous voyons dans son portrait. Il semble se dire en lui même : Voilà l'abbé ! Il n'a qu'à frapper, il n'entrera pas ! Cette attitude ayant plu au peintre, il prit parti de s'y peindre. — L'inscription en bas est : « *Peint par De La Tour et gravé par* « *son amy Schmidt*, en 1742. A Paris, chez Schmidt, graveur « du Roy, quai des Morfondus, proche de la rue du Harlay. »— Cette estampe, dont l'original est en pastel, a été exposée au

salon de l'Académie de 1743. On a fait en Angleterre une copie plus petite de ce portrait, en manière noire. Elle est assez fidèle, excepté dans les accessoires. Au lieu d'une porte fermée, elle offre une femme vue par le dos, levant sa chemise et montrant son derrière. Nous laissons au lecteur à juger ce trait de satyre. On aperçoit sur le canevas du chevalet l'esquisse d'une femme qui lève sa chemise et montre son devant, ce qui n'est pas dans l'original. »

94. Vue de la ville de Saint-Quentin *, par De La Tour le père (En marge à gauche : *Présentée à Monsieur Brabant chap. de la Comté de l'Eglise Royale de Saint-Quentin par son très humble et trés obéissant serviteur F. de La Tour* 1712). 95. Le singe qui peint *, de Chardin (copie ancienne, peut-être retouchée par Chardin lui-même, du tableau du Louvre). 96. Tableau de fleurs attribué à Baptiste.

97. Jean-François De La Tour *, donateur de la collection des pastels de son frère par son testament du 20 septembre 1806. Jean-François, frère de père de Maurice-Quentin, né le 27 mars 1726, mort le 11 mars 1807, se retira du service en 1778, à Saint-Quentin, avec la croix de Saint-Louis et le brevet de lieutenant de cavalerie.

« Brevet au sieur François de La Tour, gendarme en la Compagnie des gendarmes Bourguignons pour tenir rang de Lieutenant de cavalerie.

« Aujourd'huy vingt troisième du mois de février 1766. Le Roy étant à Versailles désirant reconnaître les bons et fidels services qui lui ont été rendus par le Sr François de La Tour, Gendarme en la Compagnie d'hommes d'armes de ses ordonnances qui sont sous le titre de Bourguignons où il a donné ainsi que dans toutes les occasions qui s'en sont présentées des preuves de sa valeur, courage, expérience en la Guerre, vigilance et bonne conduite et de sa fidélité et affection à son service. Sa Majesté a jugé à propos pour lui donner moyen de les continuer encore plus utilement de lui accorder le rang de Lieutenant dans ses Troupes de Cavalerie pour ainsi que s'il y étoit pourvû d'une charge de Lieutenant en pied. Veut Sa Majesté qu'en cette qualité il jouisse des avantages qui lui appartiennent toutes les fois que l'occasion s'en présentera et

qu'il sera détaché par son service avec les Lieutenants en pied de ses régiments de cavalerie. M'ayant Sa Majesté pour témoignage de sa volonté commandé de lui en expédier le présent Brevet qu'Elle a signé de sa main et fait contresigner par moi son conseiller secrétaire d'Etat et de ses commandements et finances. Louis. Le duc de Choiseul ».

Les gendarmes bourguignons faisaient partie de la maison du Roi quoique d'ordonnances. D'après l'*Etat général des Troupes de France sur pied en mai 1748*, leur uniforme était le suivant : « Habit, doublures et parements rouges, bordé d'argent, boutons argentés, veste de chamois bordée et boutons argentés, culotte et bas rouges, ceinturon et chapeau bordés d'argent, et cocarde noire. » La bandoulière des gendarmes bourguignons était de soie verte garnie d'argent.

98. Copie à l'huile, par Lemasle, du portrait de De La Tour par Perronneau. 99. *Alphée et Aréthuse**, trumeau par ou d'après Jean Restout (n° 18 de la Collection). 100 *Le Fleuve Léthé** (id.) 101. Un festin, copie d'après le Bassan. 102. 103. 104. Têtes d'apôtres * dans la manière du Caravage. 105. Tête de vieillard. 106. Femme qui coud. 107. Portrait d'homme. 108 Copie d'un des portraits de Rembrandt par lui-même. 109. 110. Intérieurs attribués à Mollenaer. 111. Etude. 112. La Femme qui peint *, par ou d'après Vanloo. 113. Nature morte attribuée à Dehem. 114. Tableau de fleurs * attribué à Vandael 115. Paysage, par Paul Bril. 116. Le maréchal de Saxe. 117. Etude d'après Greuze (?). 118. Un buveur. attribué à Teniers. 119. Une buveuse *, id. 120. Fumeur, attribué à Corneille Bega. 121. Un gueux *, attribué à Callot. 122. Un mendiant *, attribué à Teniers. 123. Une halte de hussards, par Norblin, le père. 124. Edouard Pingret par lui-même. 125. Tête d'homme. attribuée à Ghérard Honthorst (?).

Dans cette même salle, une vitrine contient quelques souvenirs se rapportant à M.-Q. De La Tour, à sa famille ou à l'Ecole de dessin. On y place aussi, à tour de rôle, des autographes du peintre, de Marie Fel, de Voltaire, etc. Y remarquer en outre : *a* La mère de De La Tour ?), miniature ovale. *b*. Une

médaille d'acier dans un fort joli cadre en cuivre. En exergue : Maurice-Quentin De La Tour. Signature J C R S (Joseph-Charles Roëttiers, *sculpsit*). Cette médaille, exécutée en 1762 par J.-C Roëttiers, troisième du nom, graveur général des médailles et monnaies du Roi, représente un De La Tour en perruque à frisons et catogan, cravaté de dentelles, un manteau jeté noblement sur l'épaule, l'air sérieux, officiel et solennel. C'est évidemment un poinçon destiné à estamper des matières en creux, mais on n'en connaît pas de tirages.

—

Dans la salle 2, buste en terre cuite de De La Tour *, par Lemoyne.

L'aspect de cette terre cuite montée sur un piédouche de marbre, sa facture, confirment pleinement l'attribution traditionnelle, mais il convient de fortifier la tradition par des preuves et surtout d'essayer de fixer la date d'exécution de la sculpture. En consultant les livrets des Salons, nous constatons que J.-B. Lemoyne a exposé deux fois le buste du pastelliste. Au salon de 1748 figure, sous le n° 116, le buste de M. De La Tour; c'est l'année où le sculpteur expose les bustes de Voltaire, de Fontenelle, de Mlle de Bonnac. Quinze ans plus tard, au salon de 1763, nouveau buste de Latour, indiqué sous le n° 163 : « Le portrait de M. de Latour, buste en terre cuite » ; l'artiste, alors à l'apogée de ses succès, complétait son exposition par le portrait du Roi et de Mme la comtesse de Brionne, dont les critiques vantent la grâce et la beauté. Et, fait intéressant à noter, presque aux mêmes dates, La Tour avait exposé le portrait du sculpteur, ce qui prouve les liens d'amitié qui devaient unir les deux artistes. En 1747, La Tour comptait le portrait de Lemoyne parmi ses onze envois... Au salon de 1763, parmi les pastels « sous le même numéro », les compte-rendus nous apprennent l'existence d'un nouveau portrait de Lemoyne que Diderot déclare « surprenant pour la vie et la vérité qui y sont ». Il a donc existé deux bustes de La Tour et deux pastels de J.-B. Lemoyne ; or, nous ne connaissons plus qu'un buste et un pastel : le buste de Saint-Quentin et le pastel du musée du Louvre ; à quel moment peuvent-ils avoir été exécutés ?

En 1748, La Tour a quarante-quatre ans ; en 1763, cin-

quante-neuf ans : on ne peut reconnaître un homme encore dans la force de l'âge en ce buste du Musée de Saint-Quentin ; les traits sont empâtés, le bas du visage alourdi, on sent de la fatigue, quelque lassitude dans le port de la tête. Cette image s'accorde bien au contraire avec l'âge du peintre en 1763 : aussi croyons-nous que le buste est celui exposé par Lemoyne au salon de cette même année. GASTON BRIÈRE, *Le buste de M.-Q. De La Tour, par J.-B. Lemoyne.* (Article des *Musées et Monuments de France*, n° 4, 1906).

Sur le pied-droit, entre les salles 2 et 3, une pendule que l'on croit avoir été l'une de celles des logements d'Auteuil et de Chaillot.

BIBLIOGRAPHIE

Les publications concernant De La Tour sont nombreuses et la liste sommaire des monographies qui lui sont consacrées comprend une bonne vingtaine de numéros. Si l'on y ajoute les études parues dans les revues et les magazines, les articles de journaux, les plaquettes relatives à quelque incident de sa vie ou à quelques-uns de ses pastels, et les œuvres d'imagination dont il est le héros, nous trouvons la matière d'un catalogue considérable. La plupart de ces publications ne sont évidemment connues que des « latourisants ». Quelques autres ayant une valeur propre, telles que l'*Eloge historique*, par Du Plaquet (1788), le *Reliquaire*, par Charles Desmaze (1874), les *Dernières années de M.-Q. De La Tour*, par A. Patoux (1883), la *Correspondance inédite*, par MM. Guiffrey et Tourneux (1885), sont à peu près introuvables. A ceux donc qui voudraient connaître notre peintre, nous indiquerons trois ouvrages de librairie dont les auteurs traitent du même sujet avec des vues différentes, mais avec un égal intérêt pour le lecteur :

I. Edmond et Jules de Goncourt. — *L'Art du XVIIIe siècle*, 1re série. *La Tour* (Edition Charpentier).

II. Champfleury. — *La Tour* (de la collection des *Artistes célèbres*, librairie de l'Art, 1886).

III. Maurice Tourneux. — *La Tour* (de la collection des *Grands Artistes*, Henri Laurens, éditeur, 1904).

ICONOGRAPHIE

M. Charles Magnier, bibliothécaire de la ville de Saint-Quentin, s'est efforcé de réunir dans ce dépôt public les documents graphiques relatifs à De La Tour et à son œuvre. Ils sont méthodiquement classés en plusieurs gros cartons.

La collection des pastels de Saint-Quentin a fait l'objet de quatre publications importantes :

I. *Le Musée De La Tour à Saint-Quentin.* — Reproduction photographique des pastels, par Goupil, édité par Hendricks, texte par Ch. Desmaze, Saint-Quentin et Paris 1877.

II. *L'Œuvre de M.-Q. De La Tour au Musée de Saint-Quentin et les dernières années du peintre.* Eaux-fortes de Lalauze, texte d'Abel Patoux, préface de Paul Lacroix, Saint-Quentin, 1883.

III. *Les pastels de M.-Q. De La Tour à Saint-Quentin*, par Henry Lapauze, phototypies de Berthaud, J.-E. Bulloz, éditeur, Paris, 1899.

IV. *La Tour et son œuvre au Musée de Saint-Quentin*, par Henry Lapauze, 87 planches en typogravure Goupil, Manzi, Joyant et Cie, éditeurs, 1904.

TABLE DES MATIÈRES

